

LA BLONDE FÉE DE KERREVAL

PAR
JEAN KERY



FR
150

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS (XIV^e)



La BIBLIOTHÈQUE d'ÈVE

ROMANS CHOISIS

Ces délicieux romans, à l'action vive et sentimentale, sont
signés des écrivains préterés

DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES



DERNIERS VOLUMES PARUS :

LE MILLION DE GINETTE

par ALBERT BONNEAU

LE FOYER SOLITAIRE

par CLAUDE MAREUIL

LES JEUX DE L'AMOUR ET DU BONHEUR

par ÉMILIE NNE CHARDON

MON AMOUR TIENT A MON CŒUR

par JOCELYNE

TENDRES VICTOIRES

par LUCIE PRESSE

UN CONTE D'ÉTÉ

par HENRI JAGOT

LA PRINCESSE AUX SLOUGHIS

par MAGALI

LE FARDEAU DU MENSONGE

par S. DE GARROS

UN TROP BEAU RÊVE

par CLAUDE MAREUIL

HISTOIRE DE MON CŒUR

par José REYSSA



Chaque volume : 5 francs

Réclamez la *Bibliothèque d'Ève* à tous les libraires et dépositaires
de journaux, ou à la Renaissance du Livre, 94, rue d'Alésia,
Paris (XIV^e).

LA BLONDE FÉE
DE KERREVAL

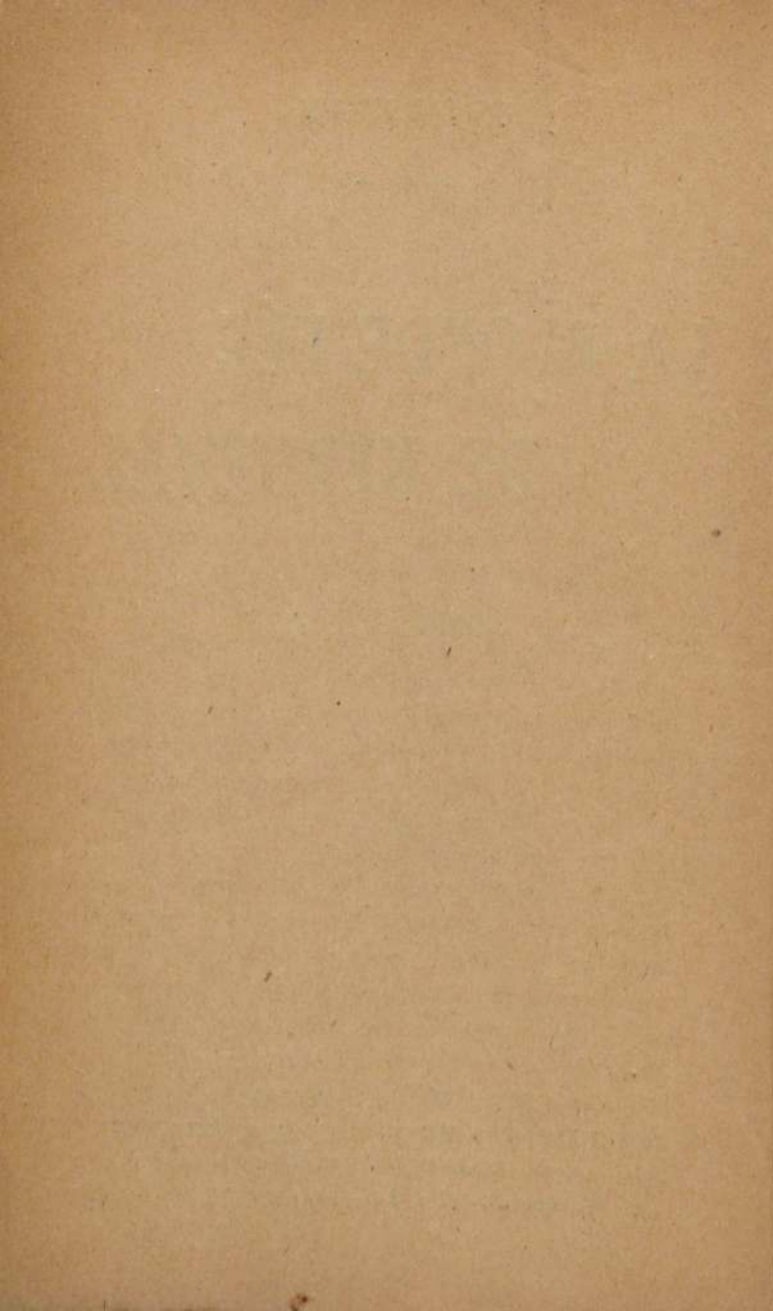
JEAN KÉRY

LA BLONDE FÉE DE KERREVAL

ROMAN INÉDIT



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^e LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)



LA BLONDE FÉE DE KERREVAL

CHAPITRE PREMIER

NUIT D'ORAGE

Lorsque les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber, Pierre de Jéchoy comprit qu'il lui faudrait subir les assauts de la nature déchainée.

Depuis un moment, les éclairs sillonnaient le ciel. D'abord à intervalles espacés, ils s'étaient succédé ensuite avec une fréquence croissante. De sourds grondements annonçaient que le tonnerre se rapprochait et qu'il rejoindrait l'automobile, malgré la vitesse que lui donnait son conducteur comme pour échapper à l'orage.

Il était neuf heures du soir.

La nuit était tombée assez rapidement, car les journées ne sont pas encore bien longues au printemps. Peut-être les nuages avaient-ils contribué à grignoter l'éclairage parcimonieux que dispense le soleil couchant au début de mai. Toujours est-il que Pierre, arrivé à Loudéac au moment du crépuscule, s'y était arrêté pour manger et en était reparti dans l'obscurité.

Désireux d'atteindre Saint - Brieuc le soir même, il avait témérairement renoncé à suivre la grande route, qui fait un crochet par Lamballe, et s'était lancé

dans un chemin direct passant par Uzel, afin de couper au plus court.

Maintenant, le jeune homme regrettait sa témérité. La chaussée était dans un état qui laissait à désirer. Les plaques indicatrices devenaient rares ou illisibles : il avait du mal à identifier son itinéraire, malgré l'aide que lui apportaient deux puissants phares.

La pluie, qui devint rapidement torrentielle, ne facilita point sa tâche. Pourtant il arriva devant un carrefour en fourche qui lui rendit son optimisme habituel : la route de gauche avait été goudronnée récemment et semblait excellente. Il s'y lança impétueusement, espérant qu'elle le conduirait agréablement au but fixé.

Pendant vingt minutes, la conduite intérieure roula sans le moindre heurt, tandis que l'orage prenait de l'ampleur.

L'eau cinglait le pare-brise, rendant la visibilité plus difficile encore. Les roulements du tonnerre couvraient le bruit du moteur. Les éclairs permettaient d'apercevoir rapidement le paysage avoisinant, auquel M. de Jéhot n'accordait, pour l'instant, aucune attention. C'étaient des champs entourés de talus, sans grand intérêt.

Et brusquement la chaussée redevint mauvaise, pire même qu'au début du parcours. Les trous et les ornières se succédaient comme de minuscules montagnes russes, au point que les ressorts semblaient ne plus amortir les secousses.

Pierre fit appel à toute sa force pour conserver la

maîtrise de sa direction sans trop diminuer la vitesse, mais il comprit, au bout d'un moment, qu'il ne résisterait pas longtemps dans de semblables conditions. Alors seulement il s'aperçut que la voiture roulait dans une zone très boisée.

Une descente s'amorçait, assez rapide. Le jeune homme s'y lança impétueusement, persuadé qu'aucun être humain ne pouvait se risquer dehors par un pareil temps et qu'il ne rencontrerait aucun obstacle. Depuis le début de l'averse, il n'avait croisé personne.

Mais, malgré son attention, un poteau signalisateur lui échappa. M. de Jéchet atteignit un premier virage, qu'il franchit brillamment. Immédiatement après venait le second tournant en sens inverse. Un coup de volant immédiat et énergique redressa la voiture, insuffisamment cependant, car le véhicule franchit une bande d'herbe dans laquelle elle dérapa et alla buter sur un arbre qui bordait la voie.

L'automobiliste avait flairé le danger et freiné en temps voulu pour atténuer le choc. Il se tira indemne de l'accident. Néanmoins, le contact entre le capot et le tronc avait été assez préjudiciable au premier. Telle fut, du moins, la constatation à laquelle s'arrêta Pierre lorsque, mal protégé par son imperméable que soulevait le vent, il eut été se rendre compte des dégâts. L'aile gauche était repliée sur la roue faussée, la direction n'obéissait plus. Les phares demeuraient absolument éteints. Tout espoir de continuer le voyage devait être abandonné.

Sur la planche de bord, la montre s'était arrêtée à dix heures vingt-huit.

— Où suis-je exactement ? murmura tout haut le jeune homme. Autant que je puis m'en rendre compte, me voici en plein bois. D'après la carte, aucun centre important ne se trouve à proximité. Peut-être existe-t-il quelque hameau à une distance raisonnable : on m'y donnera bien l'hospitalité.... Décidément, j'aurais été mieux inspiré en restant à Loudéac.

Après quelques secondes de réflexion, M. de Jéchot ajouta :

— Peut-être ferais-je mieux de passer la nuit dans ma bagnole. Au petit jour, je me débrouillerai.

Il se rangea à cette dernière décision et commença par s'installer sur la banquette arrière de sa voiture.

Comme s'il n'avait plus aucune raison d'être maintenant qu'il avait rempli son rôle dans le destin du voyageur immobilisé, l'orage s'éloigna. La pluie perdit sa violence. Les grondements du tonnerre diminuèrent d'intensité et de fréquence. Les éclairs cessèrent complètement. Seul, un souffle de vent subsista, se glissant dans les interstices du véhicule immobile.

Pierre frissonna. Il était trempé malgré le manteau protecteur.

A ce moment, un bruit de pas se fit entendre sur la route. On reconnaissait immédiatement la démarche pesante et régulière d'un paysan qui suit obstinément son chemin jusqu'au bout.

Les nuages s'écartèrent enfin, permettant à la lune de projeter sur la route une lueur blafarde.

Bientôt, l'homme apparut au détour du chemin et

aperçut l'auto immobile. Il s'arrêta net, ce qui était l'indice d'un grand étonnement, puis il s'approcha sans hâte pour examiner l'accident.

M. de Jéchet choisit ce moment pour sortir de sa conduite intérieure et interpeller le promeneur :

— Comme vous voyez, lui dit-il, je suis rentré dans un arbre. Rien de grave, en ce qui me concerne tout au moins. Pour ce qui est de la voiture, je verrai au jour ce qu'il en est exactement.... N'existe-t-il pas quelque habitation à proximité ?

— Y a le château de Kerreval, grogna l'individu dans un charabia à peine compréhensible.

— Vous y allez peut-être ?

— Moi ? Dieu m'en garde ! Je suis bûcheron, et je regagne ma cabane.

— N'auriez-vous pas une chambre pour moi ?

L'homme se mit à rire. Il s'expliqua :

— Je loge dans une baraque en bois avec ma femme et mes enfants. Nous avons bien du mal à y tenir tous.

— Alors il ne me reste que la ressource de me présenter au château ?

— Si le cœur vous en dit.

— Guidez-moi jusque-là, proposa Pierre. Je vous indemniserai...

Le bûcheron se signa et répliqua :

— Pour ça, monsieur, faut pas compter sur moi.

— Quoi ? Vous refusez de me rendre service ?

— Non, bien sûr... J'aimerais mieux vous conduire au village d'où je viens pour vendre une coupe de bois.

— Est-ce loin ?

— Dame ! une lieue environ.

— Et Kerreval ?

— L'entrée du parc est à dix minutes d'ici. L'habitation est au milieu des arbres.

— Sur la grande route ?

— Nenni. Vous prenez le second chemin de traverse.

— Enfin pourquoi ne voulez-vous pas m'accompagner ?

— Parce qu'on ne franchit pas le seuil de la propriété pendant la nuit.

— Il y a des pièges à loups ?

— Je vous souhaite de n'y trouver rien d'autre.

— M'ouvrira-t-on, au moins ?

— La grille du parc n'est jamais fermée. Entre qui veut.

— Et le château est habité ?

— Trop.

— Que voulez-vous dire ?

— On y rencontre des vivants, et aussi des trépassés.

Le bonhomme se signa, puis, comme s'il regrettait d'en avoir trop dit, il baissa la tête et se tut.

M. de Jéchoy était un garçon bien élevé. A grand'peine, il conserva son sérieux en écoutant cette énormité, bien qu'il ait franchement envie de rire.

— Un château hanté ? s'écria-t-il. Parbleu ! En Bretagne, ils le sont tous plus ou moins. J'aurais dû m'en douter.

Le bûcheron fit quelques pas pour s'éloigner, puis il s'arrêta et se retourna pour ajouter :

— Je ne veux pas avoir votre mort sur la conscience. Vous voilà prévenu. Faites comme il vous plaira.

— Merci, mon brave !

Pierre attendit que son interlocuteur fût suffisamment éloigné pour laisser déborder sa gaieté. Il avait oublié le froid, l'accident, l'orage, et ne songeait plus qu'à cette extraordinaire aventure : visiter une propriété fréquentée pendant la nuit par des fantômes !

Il avait retenu la direction à prendre. Toutefois, avant de se mettre en route, il prit dans sa voiture une petite valise contenant sa trousse de voyage et quelque linge.

En s'acheminant vers le second chemin de traverse, il s'assura qu'il avait bien dans sa poche le petit revolver dont il se munissait pour voyager. Puis, ainsi rassuré sur toutes les éventualités qui pouvaient se présenter, il franchit hardiment la grille d'honneur.

Ainsi qu'on le lui avait affirmé, elle était largement ouverte. La rouille et la poussière accumulées sous les battants prouvaient qu'on ne les manœuvrait jamais. Il y avait cependant, sur le côté, une maison de garde aux volets soigneusement clos et qui paraissait habitée, ou, tout au moins, bien entretenue.

Une vaste avenue bordée, sur chaque côté, d'une quadruple rangée de sapins s'enfonçait dans l'obscurité.

M. de Jéhot la suivit, sans essayer d'alerter les gardiens s'il y en avait. Pendant cinq minutes, il avança sous les branches qui formaient comme un dôme au-dessus de la chaussée. Il aboutit ainsi à une

sorte d'esplanade derrière laquelle le château dressait sa façade sévère.

C'était un vieux manoir comportant un corps de bâtiment central et flanqué de deux tourelles aux deux angles. On devinait qu'il y en avait deux autres par derrière. Toute l'habitation était couverte en tuiles. Les toits pointus des tourelles se découpaient sur le ciel, encadrant la masse médiane.

Un fossé entièrement sec entourait les murs. On le franchissait sur un pont-levis, que les ans avaient rendu immobile et qui permettait d'accéder à l'entrée du logis.

Pierre franchit la passerelle, avisa une grosse chaîne et fit délibérément tinter une cloche qui rendit un son grave.

En examinant attentivement les fenêtres, il avait cru voir filtrer un peu de lumière entre les persiennes closes. N'était-ce pas un désir qu'il prenait pour une réalité? Il avait négligé de s'en assurer.

Plusieurs secondes s'écoulèrent dans un silence absolu. Puis un bruit de pas se rapprocha de la porte, percée en son milieu d'un judas qui s'ouvrit brusquement.

— Qui est là? interrogea une voix masculine.

— Un voyageur accidenté qui demande l'hospitalité, répondit M. de Jéhot.

La flamme d'une bougie apparut dans l'orifice : on essayait d'en projeter la lueur vers l'extérieur pour éclairer le nouveau venu et examiner son aspect. Le jeune homme devina cette tentative qui échoua lamentablement, car le courant d'air souffla la lumière

Un grognement indistinct accueillit ce contre-temps fâcheux qui devait être prévu : l'individu qui se tenait derrière la porte gratta immédiatement une allumette et s'en servit pour enflammer à nouveau la chandelle.

— Ne vous exposez pas à recommencer cette manœuvre plusieurs fois, lui conseilla ironiquement Pierre. J'ai été mouillé par l'orage, et je dois avoir l'air d'un chemineau crotté plutôt que d'un gentleman. Veuillez simplement me renseigner : puis-je espérer trouver un gîte pour la nuit, soit ici, soit dans les parages.

— Je vais demander, répondit simplement l'homme en refermant le guichet.

Il revint au bout d'un instant, fit à nouveau manœuvrer le judas et transmit le résultat de sa démarche.

— Pouvez-vous me communiquer une pièce d'identité quelconque ?

— Voici toujours ma carte de visite, répliqua M. de Jéhoten prenant un bristol dans son portefeuille.

Il la tendit par l'étroite ouverture à son interlocuteur invisible et ajouta :

— Pensez-vous que cela suffira ?

— Je vais demander à M^{me} la baronne.

Après une nouvelle attente, le jeune homme perçut le retour du serviteur, qui fit jouer successivement les serrures et les barres assurant la fermeture de la porte. Puis le battant s'ouvrit lentement.

— Veuillez vous donner la peine d'entrer, déclara l'homme qui tenait toujours son flambeau à la main et s'efforçait de protéger la flamme contre le courant d'air.

Pierre se dépêcha d'obéir et de repousser la porte. Barres et serrures furent minutieusement remises en place. Alors le valet, parfaitement stylé, et qui avait grand air dans sa livrée, reprit :

— Si monsieur veut me suivre...

Il le précéda, tenant la bougie à bout de bras pour éclairer la marche du visiteur.

Le jeune homme distingua vaguement, dans la pénombre, des trophées de chasse, accrochés dans un immense vestibule, des panoplies d'armures et d'épées, de haches anciennes et de masses. On le guida en biais vers une pièce située à droite et dans laquelle le serviteur le fit pénétrer après s'être effacé.

Il demeura sur le seuil, légèrement interdit.

Dans une cheminée monumentale flambait un feu de bois qui achevait de se consumer. Sur la tablette, deux chandeliers à six branches contenaient douze bougies, dont les lueurs éclairaient surtout les alentours de lâtre. Le reste de la salle se perdait dans une demi-obscurité.

Devant le feu se tenaient deux femmes : la mère et la fille, selon toute vraisemblance, à en juger par leurs âges respectifs et les traits de leur physionomie.

L'une était assise dans un grand fauteuil de bois sculpté posé de profil par rapport à l'axe du foyer. Son visage, encadré de bandeaux blancs, avait un air de grande distinction, malgré son aspect sec et anguleux.

Vis-à-vis d'elle, une enfant de seize à dix-huit ans était installée sur une banquette sans dossier et sans

accouder. De magnifiques cheveux blonds cachaient en partie sa figure penchée.

Toutes les deux baissaient la tête sur leur ouvrage et semblaient ne pas avoir entendu la porte s'ouvrir.

Le bruit du battant que fermait le domestique les tira de leur torpeur. Elles se redressèrent en même temps.

— Bonsoir, monsieur, dit avec une certaine raideur la baronne de Kerreval.

CHAPITRE II

LE CHATEAU DE KERREVAL

Lorsque la maîtresse du logis se leva, elle apparut plus sèche, plus raide encore, malgré la dignité de son maintien.

Elle examina apparemment le jeune homme, qui s'inclinait avec aisance devant elle, et poursuivit sur un ton monotone, comme si elle récitait une leçon :

— Puisque la Providence vous a fait échouer en ce lieu, je vais vous donner une chambre pour la nuit.

Il était visible qu'elle agissait ainsi pour obéir à un devoir, et non par amabilité naturelle. Résignée à recueillir l'hôte qui lui arrivait inopinément, la vieille dame ne tenait aucunement à ce qu'il apprécîât l'hospitalité reçue.

Pierre voulut s'excuser :

— Je déplore, madame, qu'un stupide accident

m'oblige à vous importuner. Parti de Loudéac à la nuit tombante, je comptais gagner ce soir Saint-Brieuc, lorsqu'un arbre mal placé m'a arrêté plus brusquement que je n'aurais désiré.

Visiblement, la baronne n'entendait pas l'ironie. Sa physionomie demeura impassible en écoutant ce récit fantaisiste d'un accident qui aurait pu être mortel. Elle déclara néanmoins :

— Même si vous aviez continué votre route, vous ne seriez pas arrivé en temps voulu au but que vous vouliez atteindre.

— Pourtant, je vous assure que je ne perdais pas une seconde.

— Sans doute, mais vous n'étiez pas dans la bonne direction. Peu importe, d'ailleurs.

La vieille dame alla tirer un cordon de sonnette qui pendait à côté de la cheminée. Malgré le silence qui régnait dans la demeure, aucun bruit ne résonna. Pourtant un domestique ne tarda point à apparaître.

— La chambre est-elle prête? lui demanda sa maîtresse.

— On est en train de faire le lit.

— Bien. Quand tout sera fini, vous guiderez M. de Jéhot à la pièce qu'il doit occuper. Mais, au fait....

La baronne se tourna vers son visiteur pour lui proposer :

— Peut-être aimeriez-vous sécher vos vêtements et prendre une boisson chaude?

Pierre ne répondit pas immédiatement.

Tandis que M^{me} de Kerreval parlait avec son valet,

il avait jeté un coup d'œil vers la jeune fille au moment où cette dernière levait la tête. Il avait aussitôt été frappé par l'expression mélancolique de ses immenses yeux bleus.

Le reste du visage passait inaperçu, malgré sa finesse. On était attiré par ce regard plein de douceur et de nostalgie. Le jeune homme s'en détourna à regret et sentit qu'il ne l'oublierait pas de si tôt.

Déjà, la fille de la châtelaine s'était penchée à nouveau sur son tricot, tandis que la voix de la mère réclamait une décision :

— Alors ? Qu'en pensez-vous ?

— Je crains de vous importuner, répondit machinalement le voyageur dont l'esprit était ailleurs.

La baronne s'adressa de nouveau au domestique :

— Dominique, vous nous apporterez du tilleul et des tasses....

— Combien ?

Une pour Monsieur, une pour moi, une pour Suzanne.

— Bien, madame.

M. de Jéchet avait noté le prénom dans sa mémoire.

Il finit par revenir à la réalité et balbutia des excuses :

— Croyez bien que je suis confus....

— Tout cela n'en vaut pas la peine.... Approchez-vous de la cheminée : le feu s'éteint doucement, mais il répand encore assez de chaleur pour que vous puissiez l'apprécier. Prenez un siège.

La vieille dame tendit le bras vers une chaise en bois sculpté de caractère gothique que Pierre repoussa du geste.

— Dans l'état où je suis, je craindrais de l'abimer, fit le jeune homme. D'ailleurs, j'ai été toute l'après-midi assis au volant de ma voiture, et je ne suis pas fatigué.

— Comme il vous plaira, trancha M^{me} de Kerreval en reprenant sa place sur le fauteuil.

Elle poursuivit son tricot sans s'occuper apparemment de son hôte, qui, tout près de l'âtre, réchauffait ses membres transis après avoir posé sa valise par terre.

Un silence gênant se prolongea durant quelques minutes.

Tout en présentant ses mains à la flamme qui s'affaissait graduellement, M. de Jéchoy essaya de glisser un coup d'œil vers la jeune fille, qui semblait plongée également dans son tricot et ignorer tout ce qui se passait autour d'elle.

Cette absence n'était sans doute que superficielle, car elle prit soudain la parole :

— Maman, notre visiteur a peut-être été blessé.

Suzanne indiquait du doigt un peu de sang coagulé sur le poignet du jeune homme.

— C'est vrai ! j'aurais dû m'en inquiéter, reconnut la vieille dame. Allez chercher l'eau oxygénée dans la pharmacie.... J'espère, monsieur, que vous n'avez rien de plus grave.

Gêné et ravi à la fois par cette soudaine sollicitude, Pierre protesta :

— Laissez donc ! Une simple égratignure.... Je ne m'en étais pas même aperçu.

Il se retourna vers l'intérieur de la salle, tout en

parlant, mais déjà M^{lle} de Kerreval s'était élancée.

Le jeune homme admira sa taille harmonieuse et bien proportionnée, l'allure souple et distinguée de sa démarche, la douceur et la grâce de ses mouvements.

Suzanne prit un chandelier sur un meuble, alluma la bougie au foyer en penchant son buste flexible avec aisance, puis quitta la pièce. Elle portait une robe sombre qui lui aurait donné une apparence austère si la mousse de ses cheveux dorés n'avait apporté une note gaie sur sa silhouette.

Elle avait disparu depuis plusieurs minutes que M. de Jéhot, debout maintenant devant la cheminée, les mains derrière le dos pour les présenter instinctivement à la flamme agonissante, fixait encore la direction qu'elle avait prise.

Il n'avait pas bougé lorsqu'elle revint portant une petite fiole et un paquet de ouate hydrophile. Elle tendit le tout à sa mère. Pierre s'approcha de la vieille dame et lui présenta son poignet avec résignation, mais ses yeux ne cessaient de regarder la jeune fille, dont la beauté nostalgique l'attirait invinciblement.

M^{me} de Kerreval nettoya la plaie soigneusement, puis rendit à son enfant les objets dont elle venait de se servir pour qu'ils soient remis en place, ce qui fut fait aussitôt.

Lorsque Suzanne eut repris sa banquette auprès de l'âtre, elle saisit à nouveau son ouvrage et jeta un regard vers le visiteur, qui, précisément, la fixait en-

core. Aussitôt, elle baissa la tête, tandis qu'un peu de rouge lui montait au visage.

De nouveau le silence régna dans la pièce jusqu'au moment où Dominique apporta le tilleul et posa son plateau sur une petite table qu'il approcha de la cheminée.

Aussitôt qu'il eut disparu, la jeune fille se leva, versa l'infusion dans les tasses, en offrit une à sa mère, puis une autre à l'invité, qui suivait avec ravissement ses mouvements. De nouveau, leurs regards se croisèrent, tandis qu'il prenait le récipient en articulant :

— Merci, mademoiselle.

Pierre avala rapidement la boisson chaude et en ressentit immédiatement les heureux effets. Il avoua :

— Je suis tout à fait bien, maintenant, et je ne sais comment vous remercier de tant de bonté.

— Nous n'avons rien fait de plus que notre devoir, répliqua M^{me} de Kerreval avec une certaine raideur.

Et comme le domestique venait annoncer sur le seuil que tout était prêt pour loger le visiteur, elle ajouta :

— On va vous conduire à votre chambre. Je vous souhaite d'y bien dormir.

Un simple mouvement de tête accompagna ce vœu. M. de Jéchot s'inclina correctement en répliquant :

— Bonsoir, madame.... Bonsoir, mademoiselle.

Puis il s'avança vers le serviteur, tandis que la voix musicale de Suzanne répondait :

— Bonne nuit, monsieur!

Dominique prit la petite mallette et entraîna le jeune homme vers un escalier en pierre que recouvrait en son milieu un tapis sombre. Il s'efforçait d'éclairer le chemin avec son flambeau qu'il tenait à bout de bras au-dessus de sa tête. Arrivé au premier étage, il s'engagea dans un couloir qui tournait à angle droit. Enfin il ouvrit la dernière porte sur la droite.

La pièce manquait de confort. Pourtant elle était ornée de vieux meubles dont la valeur et l'authenticité semblaient indiscutables. Les murs étaient garnis d'une imitation de cretonne qui s'alliait parfaitement avec le style ancien.

Pierre fit rapidement ces diverses constatations, tandis que le domestique allumait une bougie posée sur la table de nuit.

— L'orage a sans doute avarié les fils et provoqué une panne de courant, observa le jeune homme à haute voix.

— C'est possible, monsieur, mais je n'en sais rien, répliqua le serviteur. Nous n'avons pas l'électricité au château.

Avec stupeur, M. de Jéchoy constata qu'effectivement il n'existait ni commutateur, ni ampoules électriques.

— Lorsqu'on n'y est pas habitué, on s'en passe facilement, observa-t-il comme pour absoudre cette anomalie. Je croyais pourtant qu'on avait fondé une société d'éclairage en Bretagne.

— Parfaitement. Toute la région en bénéficie. Mais Mme de Kerreval préfère rester fidèle aux anciennes méthodes.

— Elle doit cependant constater la différence de clarté quand elle va rendre visite à ses amis du voisinage.

— Mme de Kerreval ne sort guère.

— On doit, en tout cas, lui donner des conseils de modernisation lorsqu'on vient la voir.

— Madame ne reçoit personne.

— Pourtant, il me semble que ce soir...

— C'est une exception.... un cas unique dans l'histoire du château. Personne ne se risquerait à venir jusqu'ici une fois la nuit tombée. On voit bien que monsieur est étranger!

— Ah ! oui ! La demeure est hantée, s'exclama Pierre.

Dominique parut considérer le visiteur avec une certaine admiration et s'étonna :

— Monsieur le savait ?

— J'ai rencontré un bûcheron qui me l'a affirmé. Ici on n'a pas l'air de s'en douter.

— Mme de Kerreval reçoit souvent la visite de son défunt mari. Elle n'a pas eu le temps de vous en parler, sans doute, mais elle ne s'en cache pas.

— Vous n'avez pas peur non plus, à ce qu'il me semble.

— Dame ! Ma conscience est tranquille. J'ai servi mon maître toute sa vie de mon mieux. Pourquoi s'occuperait-il de moi ? S'il venait me parler, il n'aurait rien à me reprocher. Je ne redoute pas sa venue.

Le jeune homme regarda avec attention ce vieux serviteur fidèle qui parlait avec une tranquille simplicité. Il fut frappé par la quiétude de son regard franc et loyal. Alors il répliqua :

— Je n'ai rien à craindre non plus. Jusqu'à ce jour, j'ignorais même l'existence de la famille de Kerreval. Pourquoi le mort, qui doit voir les choses de là-haut, me voudrait-il du mal?

— Évidemment.... Alors je souhaite une bonne nuit à monsieur.

— Merci, mon brave!

Le domestique sortit et Pierre ferma la porta à clé derrière lui, simplement par habitude de voyageur qui prend machinalement ses précautions.

Après une rapide toilette, M. de Jéchot endossa son pyjama et se glissa dans le lit. Il vérifia la présence des allumettes à portée de sa main puis éteignit la bougie.

L'obscurité lui était nécessaire pour éclairer ses pensées.

Que le hasard était donc un maître capricieux!

Au cours d'un voyage d'affaires étudié depuis longtemps, il s'était arrêté la veille à Auray, lieu de pèlerinage célèbre, et s'apprêtait à rejoindre Brest en passant par Quimper, lorsqu'à la poste restante il avait trouvé un télégramme de son frère auquel il avait communiqué son itinéraire :

« Le *Nemo* rentre à Brest pour réparer avarie. Stop. Serai Saint-Brieuc lundi. Raoul. »

En langage clair, cette dépêche signifiait que le bateau sur lequel s'était embarqué l'ainé des Jéchot, officier de marine, avait interrompu son voyage pour rejoindre son port d'attache. Le navigateur comptait en profiter pour gagner un petit bungalow situé au Légué, près de la mer, et qui faisait partie

de l'héritage paternel. Cette retraite était demeurée indivise, et les deux frères y séjournaient quand bon leur semblait.

Pierre avait aussitôt renoncé à son voyage circulaire en longeant la côte et s'était dirigé directement vers la préfecture des Côtes-du-Nord, la propriété de famille se trouvant à une demi-heure de la ville.

Il avait fallu la double coïncidence d'une avarie de machine et d'un accident pour que le jeune homme vint échouer dans ce château, dont il n'avait encore jamais entendu parler le matin même.

Et là, que découvrait-il ? Une ravissante jeune fille dont la physionomie douloureuse provoquait en lui un sentiment qu'il n'avait encore jamais ressenti auparavant.

Pourquoi Suzanne de Kerreval paraissait-elle triste ? En se remémorant les brèves réponses du domestique, M. de Jécho devina que la vie ne devait pas être bien gaie dans ce vaste domaine, dont la propriétaire ne sortait guère et ne recevait personne. Auprès de sa mère éminemment respectable, mais d'aspect rébarbatif, la jeune fille s'étiolait comme un oiseau en cage. Une femme d'un certain âge peut vivre seule dans la retraite avec ses souvenirs. Une enfant accepte la solitude par contrainte et la subit avec impatience : elle se replie sur elle-même, rêve de liberté et aspire à une existence plus sociable.

Telles furent les premières réflexions de Pierre.

Mais alors il se sentit en proie à une certaine perplexité.

Il souhaitait passionnément voir sourire cette

jeune fille, dont le regard mélancolique lui avait glacé le cœur. Seulement il ne possédait ni le droit ni les moyens de modifier l'horizon de cette infortunée prisonnière. Évoquer devant elle les distractions et les plaisirs réservés habituellement à son âge, n'était-ce pas aviver son chagrin d'en être privée? Lui faire entrevoir un espoir meilleur, n'était-ce point, par contre, aborder un sujet glissant que les circonstances pouvaient démentir violemment?

Hors de cette alternative, Pierre se voyait condamné au silence et à l'immobilité.

Longtemps il retourna le problème dans sa tête sans découvrir une solution satisfaisante.

Finalement, il prit le parti le plus sage : celui de ne point intervenir dans une famille qui l'avait généreusement accueilli et de repartir le lendemain matin à la première heure pour ne plus se rencontrer avec Suzanne.

Mais le hasard capricieux devait en décider autrement.

CHAPITRE III

CONVERSATION

Lorsque M. de Jéchoy se réveilla, il était sept heures.

Tout paraissait dormir dans le château. Néanmoins il sauta sur ses pieds, ouvrit les persiennes et jeta un coup d'œil au dehors.

Sa chambre donnait sur une façade latérale qu'éclairait le soleil levant. La vue était arrêtée net par les branches d'arbres qui formaient un fouillis inextricable à trente mètres du bâtiment.

Pierre résolut de mettre son projet à exécution. Il s'habilla rapidement, se faufila dans le corridor et gagna le vestibule, dont la porte n'était pas fermée ; un domestique matinal était déjà sorti, probablement.

Sans s'attarder à creuser le problème, il traversa l'esplanade et s'engagea dans l'avenue conduisant à la grille. Son plan était de parcourir à pied les 4 kilomètres qui le séparaient du village le plus proche pour téléphoner à quelque garage de venir le dépaner. Étant donnée la rapidité de sa marche, il serait de retour vers neuf heures.

Déjà il approchait de la route lorsque, sortant du parc, une silhouette féminine déboucha devant lui.

Il reconnut M^{lle} de Kerreval.

Aux battements précipités de son cœur, M. de Jéhot comprit confusément qu'il s'intéressait à cette personne plus qu'il ne convenait.

Pour cette promenade matinale, Suzanne avait mis une robe de flanelle blanche et un chandail perwenche à manches courtes. Ses cheveux d'or étaient retenus par un ruban du même bleu, mais leurs extrémités flottaient au vent. Ainsi vêtue, elle avançait d'une allure rapide et décidée qui la rendait plus séduisante encore. Pierre en eut un éblouissement.

Dans son élan, elle avait à demi traversé la grande allée, empruntant probablement un chemin circu-

laire, lorsqu'elle aperçut son hôte. Tout d'abord elle s'arrêta net; la politesse lui commandait de venir au-devant du jeune homme. Mais une seconde de réflexion lui fit entrevoir sans doute quelque inconvénient à cette rencontre fortuite, car elle reprit sa route dans la direction qu'elle suivait précédemment.

Mais, trompé par cette hésitation, Pierre avait oublié ses bonnes intentions et interpellait déjà la petite châtelaine :

— Bonjour, mademoiselle. Comme vous êtes matinale !

Suzanne dut s'approcher de son interlocuteur. Elle le faisait visiblement à contre-cœur. M. de Jéchoy feignit de ne point s'en apercevoir. Il préférait communiquer ses projets à quelqu'un avant de partir et s'estimait fort heureux que le sort lui ait envoyé cette charmante enfant de préférence à toute autre personne.

Mlle de Kerreval ébaucha un petit salut de la tête et répliqua :

— Il me semble que vous non plus vous ne vous attardez pas au lit.

— En ce qui me concerne, c'est différent. Je ne vous ai déjà causé que trop d'embarras; je me proposais d'aller téléphoner au garagiste le plus proche pour qu'on vienne me chercher en auto et dépanner ma voiture.

La jeune fille regarda son hôte avec des yeux qui exprimaient l'étonnement, puis déclara :

— Le village du Quillio est à une lieue.

— On m'en avait prévenu hier soir. Dans l'obscu-

rité, le trajet m'aurait paru interminable. En plein jour, et par ce magnifique soleil de printemps, deux heures de footing ne m'effraient pas.

— Si vous traversiez le parc en biais, vous gagneriez un bon kilomètre: il suffit de sortir par une petite porte du fond.

— Seulement, comme j'ignore le chemin, je m'égarerais en route et je perdrais du temps inutilement. Merci bien !

M^{lle} de Kerreval hésita de nouveau, en proie à une perplexité évidente, puis elle finit par décider :

— Je vais vous guider.

Pierre lui barra le passage.

— Je vous suis profondément reconnaissant de l'intention, fit-il doucement, mais je crains que votre proposition n'entraîne pour vous des complications. Il vaut mieux que je prenne la route normale.

Suzanne se rebiffa :

— Du tout, monsieur. Je ne fais rien de mal en vous accompagnant.

— Tel est également mon sentiment. D'autres, cependant, peuvent en juger autrement.

— Qu'importe si j'ai ma conscience pour moi !

— Alors je m'incline.

M. de Jéchoy suivit son guide, qui l'entraîna dans un dédale d'allées sous les branchages épais ! Tous deux cheminèrent d'abord sans parler, puis le jeune homme énonça une banalité pour rompre le silence :

— Quelle magnifique propriété !

— N'est-ce pas ? Il est seulement regrettable qu'elle soit si éloignée de tout !

— La philosophie nous enseigne que le sage doit se contenter de peu.

— Oh ! je ne me plains pas ! Mes ancêtres ont vécu ici toute leur vie. Je ferai comme eux.

— Vous avez d'ailleurs à votre disposition un parc magnifique. D'autres possèdent seulement une chaumière.

— Qu'importe si leur imagination est assez puissante pour les persuader que l'univers leur appartient. Ici, je me considère comme une reine dans son royaume.

— On n'est pas habitué à rencontrer tant de résignation chez une enfant aussi jeune.

— Mais, monsieur, je vais bientôt avoir vingt ans !

— A cet âge, on commence à réfléchir..., quelquefois, tout au moins.

— Il y a longtemps, pour ma part, que j'en ai pris l'habitude, observa M^{lle} de Kerreval, non sans amertume.

Pierre fut frappé de cette intonation douloureuse.

Il observa sa compagne à la dérobée, mais son regard se heurta aux cheveux blonds qui masquaient en partie le fin profil.

Instantanément, il oublia tout le reste.

Comme pour faire diversion, la jeune fille reprit :

— Vous habitez Paris, sans doute ?

— En effet, mais j'ai un petit lopin de terre au Légué, et j'allais y attendre mon frère, qui doit débarquer ce matin à Brest. Pourvu qu'on puisse venir me dépanner sans tarder ! Je serais navré qu'il arrivât avant moi !

— Aujourd'hui dimanche, vous aurez des complica-

tions. Avec le repos hebdomadaire... Dans la région, on l'observe rigoureusement.

— J'espère au moins que le téléphone fonctionne.

— La poste reste ouverte jusqu'à midi.

— Il ne m'en faut pas plus. Je vais alerter un garagiste de Saint-Brieuc : sa voiture viendra remorquer la mienne et tout sera dit.

Les choses n'allèrent point aussi facilement qu'il le pensait. Lorsqu'il eut quitté son guide, à l'extrémité du parc, il lui fallut encore une demi-heure pour atteindre la cabine publique. Son premier geste fut de consulter le *Bottin* afin de découvrir l'adresse d'un mécanicien. Mais, à l'annonce du numéro, la demoiselle du guichet lui répliqua :

— La ligne a été endommagée par l'orage. Les communications sont suspendues avec la région du Nord.

— Qu'à cela ne tienne : je vais demander Loudéac.

— Si vous voulez.

Après de nouvelles recherches, il finit par trouver le nom d'un garagiste et réussit à l'avoir au bout du fil.

— Une voiture à dépanner près du Quillio, répondit l'homme. J'en prends note... Vous nous attendez au château de Kerreval. Entendu... Quand nous pourrons venir ? Impossible de vous fixer avec certitude, mais comptez sur notre diligence.

Malgré son insistance, M. de Jéhot ne parvint pas à obtenir davantage de précision.

Il reprit la route du château avec une certaine appréhension. Mais bientôt sa pensée se reporta vers M^{lle} de Kerreval, et il oublia le reste.

La philosophie désabusée de la jeune fille l'avait beaucoup troublé. Auparavant, il avait été séduit par le charme prenant qui émanait de Suzanne, de ses yeux rêveurs, de ses cheveux bouclés, de son allure pleine de distinction. Maintenant il devinait chez elle une maturité d'esprit extraordinaire, une résignation obtenue par la force de la volonté et la recherche passionnée d'un dérivatif qui l'aidait à supporter le présent en le transfigurant.

Il se remémora cette phrase qui l'avait particulièrement frappé :

« Qu'importe le reste si l'on possède une imagination assez puissante pour se persuader que l'univers vous appartient. »

Ce n'étaient pas textuellement les mots prononcés par M^{lle} de Kerreval, mais Pierre l'érigéait en maxime impersonnelle, et il y découvrait tout un programme, peut-être même, qui sait ? le véritable secret du bonheur.

Élevé par son père, récemment décédé, qui s'était préoccupé de le former aux affaires, il se souvenait à peine de sa mère, morte tandis qu'il était encore enfant. L'éducation virile qu'il avait reçue manquait de cette tendresse que seule une maman sait apporter au foyer.

Certes, il avait en mains une situation superbe, qu'il améliorerait encore petit à petit, mais il souffrait de sa solitude morale et du manque d'affection.

C'est pourquoi il adorait son frère, le seul parent qui lui restât, et il était vivement contrarié de ne pouvoir l'accueillir à *Mon Repos*, tel était le nom du bungalow.

Néanmoins, son regret était compensé par la perspective de s'attarder auprès de Suzanne. Pour la première fois, il consentait à sacrifier, si peu que ce fût, Raoul, et cette constatation l'inquiéta soudain.

Il eut la révélation exacte de son état d'âme lorsqu'il constata sa joie intime de ne pas être dépanné avant le lendemain : n'était-ce point l'idée de passer une journée entière auprès de la jeune fille, d'approfondir le mystère de cette destinée sacrifiée qui le rendrait heureux ? Ensuite, il aurait tout le temps de se consacrer au navigateur, dont le retour inopiné avait provoqué cette aventure extraordinaire.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il se retrouva devant la petite porte du parc. La route contournait toute la propriété, ce qui allongeait considérablement le chemin. Il essaya donc de pousser le battant et y réussit avec une certaine satisfaction : on n'avait pas refermé les verroux.

Sa joie fut complète lorsqu'il vit M^{lle} de Kerreval qui stationnait dans l'allée.

— Quoi ? vous m'avez attendu ? s'écria-t-il avec une nuance de reproche.

— Rassurez-vous : je suis retournée au château pour prévenir que vous déjeuneriez tard, puis j'ai eu peur que vous vous égariez, et j'ai préféré venir au-devant de vous.

— Mais vous devez être fatiguée !

— Nullement : j'ai l'habitude. Et puis la journée du dimanche est calme : nous allons en voiture à la messe et aux vêpres.

— Vous avez donc une auto ?

— Vous n'y pensez pas ! Un simple cabriolet avec un cheval. Ma mère ne peut pas faire à pied le trajet jusqu'au village.

— Elle paraît cependant très résistante.

— Elle l'était sans doute autrefois, mais, depuis que mon père a été tué à la guerre, je l'ai toujours connue fragile.

— Ah ! M. de Kerreval...

— Il est mort au champ d'honneur. Ce fut pour ma mère un coup terrible qui l'ébranla physiquement et moralement. Sa raison s'en ressent encore aujourd'hui. Il ne faut pas lui en vouloir si elle paraît sèche et indifférente. Pour elle, le temps s'est arrêté le jour où elle a perdu l'être qu'elle aimait le plus au monde.

— Rien ne l'intéresse plus.

— Sauf sa fille.

— Oui, répéta lentement Suzanne, tandis qu'une lueur de tristesse passait dans ses yeux. Sauf sa fille.

Et M. de Jéchot sentit que cette affirmation manquait de conviction. Il se garda bien d'insister et chercha un autre sujet de conversation. A vrai dire, il n'en manquait pas, mais son unique désir était d'entendre la jeune fille parler d'elle, lui raconter sa vie, son passé, ses espoirs. Il sentait malheureusement que c'était là un terrain brûlant et n'osait pas s'y risquer.

Soudain la véritable situation lui revint à la mémoire :

— J'allais oublier de vous féliciter, s'écria-t-il. Vous avez le don de prophétie. Je comptais vous débarrasser de ma présence avant midi. Ce projet me paraît maintenant fort aléatoire.

— Vous n'avez trouvé personne pour venir à votre secours ?

— Si. Les communications, interrompues avec Saint-Brieuc, étaient possibles avec Loudéac. Le garagiste auquel je me suis adressé m'a promis d'accourir dès qu'il pourrait, mais il s'est refusé énergiquement à me fixer un délai, même approximativement.

— Il n'y a pas là de quoi s'affoler.

— Pour mon compte personnel, je ne me plains pas ; plus exactement, je n'aurais aucune objection à formuler si la perspective d'ennuyer M^{me} de Kerreval ne me remplissait de confusion.

— Je croyais vous avoir donné à entendre que sa froideur ne doit pas être considérée comme une marque d'hostilité, insinua doucement Suzanne.

— Vous êtes tout à fait gentille de chercher à me rassurer. J'aurais préféré néanmoins m'éloigner le plus tôt possible et ne pas provoquer son courroux.

Tout en bavardant, les deux interlocuteurs étaient arrivés au commencement d'une longue avenue. A l'autre extrémité, on apercevait le château.

La jeune fille s'arrêta brusquement :

— Il faut que je fasse un crochet par la ferme pour donner des ordres, expliqua-t-elle. Vous n'avez plus qu'à suivre tout droit... Et surmontez vos scrupules, que rien ne justifie.

— Vous n'arriverez point à me convaincre.

— En ce cas, songez que le malheur des uns fait le bonheur des autres.

Et, sur cette phrase sibylline, elle s'éloigna avec une souveraine majesté.

M. de Jéchot comprit qu'elle préférait le quitter que de rentrer avec lui. Il en conclut que ses appréhensions étaient justes et que la prolongation de sa présence au château entraînerait des complications.

Pourtant, il tenait plus que jamais à demeurer dans le sillage de cette charmante enfant, dont les dernières paroles ne pouvaient être interprétées que dans le sens d'un encouragement.

D'un pas allègre, il avança vers le bâtiment. A mesure qu'il s'en approchait, il sentait sa décision s'affermir. Tant pis pour ceux qui ne seraient pas contents : puisque M^{lle} de Kerreval ne se formalisait pas de sa présence prolongée par la fatalité avec un malin plaisir, il en prendrait son parti.

Il atteignit ainsi le bord du fossé à sec et le contourna pour gagner la porte d'entrée par le pont-levis.

Ce fut alors qu'un bruit de discussion parvint à ses oreilles :

— Si j'avais été prévenu, disait une voix masculine, les choses ne se seraient point passées ainsi. Il fallait envoyer cet inconnu à la ferme : on lui aurait donné une botte dans la grange.

— Mais c'est un jeune homme d'excellente famille, et qui m'a semblé parfaitement bien élevé, répliqua M^{me} de Kerreval.

— Vous n'en savez rien. Il était incorrect, en tout cas, de l'accueillir dans une demeure habitée par deux femmes seules.

— La charité chrétienne commande d'assister son prochain lorsqu'il se trouve dans l'embarras. Si mon mari était là, il m'approuverait,

— Je suis persuadé, au contraire, que, de là-haut, il vous juge sévèrement.

— En ce cas, il me le fera savoir.

Le dialogue s'arrêta là.

Pierre en conclut qu'on l'avait aperçu et se hâta vers le vestibule, où Dominique parut presque aussitôt pour lui annoncer :

— On attend monsieur dans la salle à manger.

CHAPITRE IV

UNE REINE DANS SON ROYAUME

Deux fenêtres éclairaient la pièce dans laquelle pénétra M. de Jéhot. Par suite de leur exiguité, elles ne distribuaient qu'une faible lumière sur les boiseries anciennes, les tableaux sévères et les lustres en fer forgé. Par contre, les rayons du soleil se reflétaient dans les plats d'argent qui remplissaient la desserte et sur la nappe blanche qui recouvrait la table.

Deux personnes achevaient de prendre leur petit déjeuner. L'une était la maîtresse du logis. L'autre était un homme grisonnant qui portait une cinquantaine d'années et donnait surtout l'impression d'avoir une bonne santé, à en juger par sa mine rubiconde.

M^{me} de Kerreval fit les présentations, après que Pierre lui eut baisé la main et offert ses hommages.

— M. de Jéhot... M. Jolliet, le régisseur du domaine.

Le premier s'inclina en homme du monde. Le second

fit un bref signe de tête pour marquer toute sa réprobation.

— Je suis confus de vous imposer ma présence, déclara Pierre avec une pointe d'ironie. On a bien voulu me recueillir provisoirement à la suite d'un accident qui aurait pu abrégé considérablement ma vie si la Providence ne m'avait protégé fort à propos. J'ajoute qu'elle m'a singulièrement favorisé en dirigeant mes pas dans la nuit vers une demeure aussi accueillante.

L'homme auquel s'adressaient ces propos esquissa une grimace qui voulait être un sourire et battit en retraite.

— C'est la première fois que pareille éventualité se présente, avoua-t-il.

— Dieu merci ! On n'a pas tous les jours un accident d'automobile.

Et, profitant de l'occasion qui s'offrait, M. de Jéhot enchaina habilement :

— Surtout, on ne joue pas de malheur avec une persistance aussi affligeante. Je viens de téléphoner au village voisin, espérant vous débarrasser de ma présence plus rapidement. Or il m'a été impossible d'obtenir la moindre précision sur le moment où la voiture de secours arrivera.

— Parbleu ! Nous sommes aujourd'hui dimanche, gronda M. Jolliet.

— Mauvais jour pour se payer le luxe d'une panne d'auto, j'en conviens, poursuivit Pierre. Je ne l'ai malheureusement pas choisi, et je suis désolé de vous déranger plus longtemps que je ne le pensais tout d'abord.

Sur ces entrefaites, Dominique apporta un plateau qui contenait le pain et le beurre traditionnel accompagnés d'une succulente tasse de café au lait.

Le jeune homme se mit à table sans plus de façon et commença à manger, tout en ajoutant :

— Cette promenade matinale m'a mis en appétit.

M^{me} de Kerreval ne releva point le propos. Elle pensait à tout autre chose :

— Nous partons dans une demi-heure pour la messe. S'il vous convient de nous accompagner...

— Je n'aurai garde d'y manquer, acquiesça immédiatement M. de Jéchot.

Il ne revit Suzanne que dans le cabriolet emmenant la famille vers Le Quillio. C'était une petite voiture contenant deux banquettes adossées pour permettre d'asseoir quatre personnes.

Le régisseur conduisait, ayant auprès de lui M^{me} de Kerreval. Pierre et la jeune fille avaient pris place derrière eux. Ils se lançaient de temps en temps un petit sourire de complicité, mais sans s'adresser la parole.

Il en fut de même pour le retour.

Aussitôt que la baronne eut mis pied à terre devant le pont-levis, elle demanda au domestique qui était accouru pour l'aider :

— N'est-on point venu demander M. de Jéchot ?

— Pas jusqu'à présent, affirma Dominique.

— En ce cas, reprit la vieille dame en se tournant vers son hôte, vous partagerez notre repas de midi.

— J'accepte de grand cœur, répliqua Pierre sans paraître remarquer le regard furieux que lui lança M. Jolliet.

M^{me} de Kerreval commanda à sa fille :

— Allez donner des ordres en conséquence.

— Le cas était prévu, fit simplement Suzanne.

La châtelaine fronça les sourcils et ouvrit la bouche pour critiquer cette façon d'opérer, mais elle renonça à dévoiler sa pensée en apercevant les yeux du régisseur fixés sur elle.

— La cloche de l'entrée sonne trois fois pour annoncer que le déjeuner est servi, ajouta l'aimable enfant.

— En attendant, je vais aller jusqu'à ma voiture pour déterminer exactement les dégâts, proposa le jeune homme. Ai-je le temps ?

— Largement, assura le régisseur.

— Alors, à tout de suite.

Il avait compris que M. Jolliet attendait impatiemment son départ pour prononcer contre lui un nouveau réquisitoire. Mais cette fois il aurait une alliée dans la place.

Quelle était exactement l'influence de la jeune fille dans le château ? A en juger par les précautions qu'avait prises M^{lle} de Kerreval pour ne pas être vue en compagnie de son hôte, Suzanne ne comptait guère. Elle devait redouter un blâme systématique dirigé contre elle. Or, M. Jolliet parlait à la châtelaine d'égal à égal. On le traitait non comme un inférieur, mais comme un membre de la famille. Il n'était pas excessif de supposer que le régisseur prétendait faire la loi à tous ceux qui vivaient au manoir.

M. de Jéchot eut confirmation de cette impression lorsqu'il réintégra la salle à manger, appelé par le signal convenu.

— L'avarie de ma voiture est moins grave que je ne l'avais cru, annonça-t-il. Le pare-choc est complètement tordu, mais le moteur semble intact.

Et, voyant que la nouvelle laissait tout le monde assez indifférent, il ajouta :

— Je serai rapidement en état de repartir lorsque l'auto de secours viendra me prendre en remorque.

— Oh ! nous ne sommes pas à quelques heures près, observa M^{me} de Kerreval avec sa gravité habituelle.

— Je ne voudrais pas vous encombrer trop longtemps, insista Pierre en s'asseyant à la place qu'on lui désignait du geste. Et puis j'aurais tant voulu arriver au Légué avant mon frère. C'est un être exquis et un grand as. Pendant la guerre, il a accompli des prouesses. Je l'admire fort.

— Il a été au front ? interrogea la vieille dame soudainement attentive.

Le jeune homme vit pour la première fois une lueur d'intérêt s'allumer dans les yeux de la châtelaine et comprit qu'il avait abordé le seul sujet susceptible de secouer son indifférence.

— Raoul s'est trouvé à Ypres, dès 1914, avec les fusilliers marins de l'amiral Ronarch, puis à Dixmude...

La baronne se leva soudain, comme mue par un ressort :

— Il a fait la campagne de l'Yser ! s'écria-t-elle, en proie à une émotion visible.

— Je regrette qu'il ne soit pas là pour vous la raconter lui-même.

— Oh ! je la connais, balbutia M^{me} de Kerreval en se rasseyant. J'ai lu le magnifique ouvrage de *Charles Le Goffic*... Et puis j'ai conservé les lettres de mon mari : c'est là qu'il a été tué.

— Je suis navré d'avoir réveillé en vous ces pénibles souvenirs, s'excusa M. de Jéchet, qui regrettait maintenant la tournure prise par la conversation.

Mais la vieille dame protesta aussitôt :

— Au contraire ! Je suis ravie d'apprendre que votre famille a pris part à cet épisode héroïque. C'est moi qui vous demande pardon.

— Et de quoi donc ? interrogea Pierre stupéfait.

— De ne pas vous avoir accueilli comme vous le méritez... Ne protestez pas. Je suis devenue sauvage depuis que l'affreux malheur m'a frappée. Ma vie s'écoule parmi les réminiscences du passé. Les bons souvenirs sont courts et peu nombreux, mais leur intensité fait compensation.

— Et puis, M^{lle} votre fille vous entoure de sa sollicitude, insinua M. de Jéchet.

— Oui. Elle avait un an quand son père fut tué. Depuis lors, tout est resté en état. M. Jolliet, qui avait fait ses études avec mon mari et venait de perdre sa situation, avait accepté le poste de régisseur du domaine quand la guerre éclata. Il ne fut pas mobilisé, lui, ayant conservé, à la suite d'une coxalgie, une légère claudication. Lieutenant de réserve, le capitaine de Kerreval partit le premier jour. Il ne revint jamais.

— Je plains de tout mon cœur votre triste destinée.

— Je ne l'ai pas revu vivant, continua la vieille

dame, mais je le vois parfois depuis qu'il est mort. De loin en loin, son fantôme m'apparaît. J'entends sa chère voix. Il veille sur les siens et me donne son avis lorsque je le sollicite.

M^{me} de Kerreval s'exaltait en parlant, les yeux brillants et fixés droit devant elle, comme s'ils regardaient une apparition invisible.

Pierre s'expliquait maintenant la réputation du château. Dans cette région où le surnaturel occupe une place importante, les indigènes ont une tendance à amplifier les superstitions locales plutôt qu'à les réduire à leur juste valeur. Que la châtelaine ait tenu de semblables propos à cinq ou six personnes, il n'en fallait pas plus pour accréditer la légende d'un domaine hanté.

Le jeune homme jeta un coup d'œil vers Suzanne, comme pour lui demander conseil. Il constata alors qu'elle le fixait sans qu'il s'en doutât. Elle détourna aussitôt la tête.

Poursuivant sa marotte, la châtelaine reprit :

— Après le déjeuner, je vous ferai visiter le manoir, Rien n'a été changé depuis que mon pauvre mari m'a quittée. J'ai seulement disposé par-ci, par-là, différents objets dont la présence me fait songer à l'absent avec plus de force encore. Puisque votre frère a participé aux combats d'Ypres et de Dixmude, vous me comprendrez. Ici on me considère comme une originale.

Quittant son attitude rigide, M^{me} de Kerreval fit un geste circulaire qui englobait dans le même reproche sa fille et le régisseur.

M. de Jéchofit fit un signe d'acquiescement.

Il avait compris le tragique malentendu qui séparait ces deux êtres : Suzanne et sa mère.

L'une rêvait à l'avenir. Elle avait à peine connu son père et comprenait mal le culte exclusif de sa mère pour le héros, ou plus exactement elle le jugeait excessif parce qu'elle y était sacrifiée.

L'autre se repliait sur le passé, restait confinée dans les souvenirs qui lui remémoraient les heures claires d'autrefois. Peut-être sa raison avait-elle légèrement chaviré dans la catastrophe qui avait assombri sa vie.

Pour Mme de Kerreval, le manoir était un musée dans lequel elle errait sans se lasser pour retrouver l'ambiance de jadis. Par suite d'une regrettable aberration mentale, elle ne s'intéressait à rien d'autre.

La jeune fille, au contraire, s'évadait vers l'air libre. Fuyant les pièces dans lesquelles la vieille dame passait inlassablement ses journées, elle se grisait d'espace et de liberté. Elle errait dans le parc, « son royaume », comme elle l'appelait.

Telle était la situation synthétique, selon les efforts de Pierre pour l'interpréter.

Pendant qu'il réfléchissait à la douloureuse destinée de ces deux femmes que l'infortune aurait dû rapprocher et que les circonstances séparaient, moralement tout au moins, la châtelaine s'était lancée dans le récit des circonstances qui avaient précédé son mariage, visiblement heureuse de trouver un auditeur complaisant. Son hôte affectait de l'écouter avec intérêt, mais il songeait que, s'il se gardait d'intervenir, comme il en avait eu l'intention tout d'abord, Suzanne ne connai-

trait jamais les heures joyeuses dont parlait sa mère avec un enthousiasme que les années n'avaient point atténué, au contraire.

En sortant de table, la baronne entraîna son visiteur dans le château. M. Jolliet s'était éclipsé sous un prétexte quelconque.

Dans les différentes pièces que Maxime de Kerreval avait animées de sa présence, on avait laissé en place les objets usuels dont se servait le défunt. Cette fidélité admirable avait quelque chose de profondément émouvant. Il était seulement regrettable que la châtelaine y sacrifiât même l'avenir de son enfant.

Vers trois heures, la mère de Suzanne, dont l'exaltation ne s'était pas démentie un instant, donna des signes visibles de fatigue. Avec une douceur affectueuse qui ne surprit aucunement, Suzanne rappela à sa mère qu'elle n'avait pas fait sa sieste habituelle et qu'il serait temps de prendre un peu de repos.

Ce conseil fut accueilli favorablement, et la vieille dame s'excusa de ne pouvoir faire à son hôte les honneurs du parc.

— Ma fille le connaît mieux que moi, affirma-t-elle, comme pour se faire pardonner.

Et elle gagna sa chambre, laissant les jeunes gens en tête à tête au milieu du vestibule.

— Tenez-vous vraiment à m'accompagner dehors ? interrogea M^{lle} de Kerreval. Je ne voudrais pas vous importuner.

— C'est moi qui crains d'abuser en vous suppliant de m'admettre dans votre « royaume », répondit Pierre avec chaleur.

La jeune fille rougit et décida :

— En ce cas, suivez-moi.

La nature était parée pour fêter les premiers beaux jours. Les arbres déployaient leurs feuilles toutes neuves. Il y avait des fleurs dans les lilas et dans les iris. Seuls, les sapins avaient conservé leurs tenues d'hiver, mais les jeunes pousses apparaissaient au bout des branches, apportant leur note tendre.

Tout en guidant son visiteur, Suzanne expliqua :

— Je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait pour ma mère.

— Quoi donc ? s'étonna M. de Jéhot.

— Je vous ai dit ce matin que, depuis la mort de mon père, rien ne l'intéressait plus. En lui parlant de cet événement, vous avez fait vibrer sa corde la plus sensible. Son état en sera heureusement influencé pendant plusieurs jours.

— Est-il donc vrai ?...

— ... qu'elle n'ait plus toute sa tête à elle ? Ce serait beaucoup dire. Le médecin affirme qu'elle a seulement les nerfs malades, mais que je n'ai pas à m'en inquiéter. Son diagnostic est le suivant : « Choc cérébral ayant atténué certaines facultés ». Les choses peuvent être remises en état par un autre choc d'intensité égale ou supérieure. Pour le reste, sa vie est absolument normale. Peut-être subit-elle un peu trop l'influence de notre régisseur, qui est, en fait, le véritable maître du château.

— Ne pouvez-vous y mettre bon ordre ? suggéra Pierre.

Mue de Kerreval lui lança un regard indigné :

— Mon rôle est de m'incliner devant les volontés de ma mère, même lorsque d'autres en sont les inspireurs. Elle seule décide en dernier ressort.

— Permettez-moi de m'incliner devant votre déférence filiale. C'est une leçon que vous me donnez.

— Oh ! les hommes ne jugent pas du même point de vue. Ils prennent la résignation pour une faiblesse.

— Vous m'avez démontré à deux reprises qu'on peut en faire une manifestation d'héroïsme.

Manifestement confuse du compliment, Suzanne entraîna le visiteur devant sa volière.

— Voilà mes sujets, annonça-t-elle avec une pointe d'orgueil.

Il y avait là différentes variétés d'oiseaux qui s'acclimataient dans nos régions et qui paraissaient faire bon ménage. La gent ailée accourut aussitôt, espérant une distribution de graines.

— Quel accueil enthousiaste ! fit M. de Jéchet.

— Pas plus que les êtres humains, ces animaux ne sont mus par le désintéressement. Ils ne s'occuperont plus de moi quand ils auront constaté que j'ai les mains vides.

Et, pour ne pas assister à cet acte d'ingratitude, elle s'empressa de poursuivre son chemin.

Successivement, elle montra au jeune homme une roseraie qui se préparait à fleurir, un jardin potager rempli de jeunes plants, un petit enclos parsemé de pommiers dans lequel broutait un âne. Puis elle poussa jusqu'à la ferme, où elle fit admirer les lapins et les poules qui fraternisaient dans une cour intérieure.

Enfin elle conduisit Pierre dans son « coin préféré ».

C'était un labyrinthe conique dans lequel on accédait par une allée en colimaçon bordée de haies. Une fois arrivé, on se trouvait dans un fouillis de verdure qui faisait penser à un nid.

— Voilà le palais de la reine, annonça-t-elle. Il n'est pas très imposant. Pourtant beaucoup de gens y ont défilé : Jeanne d'Arc et miss Rovel, Louis XIV et Robison Crusoe, Napoléon et le capitaine *Nemo*... Il serait trop long de vous les énumérer tous.

— Ces quelques indications me paraissent assez significatives.

— Autrement dit, je viens m'installer ici quand il fait beau. J'apporte avec moi un livre de la bibliothèque et je me plonge dans la lecture. Comme vous pouvez le constater, on est au bout du monde, ou presque. La solitude est parfaite : rien ne facilite autant les évocations. Aucun bruit ne trouble mes rêveries. Parfois, un oiseau vient me demander audience. Il s'éloigne dès que j'ai écouté sa requête. Parfois, je pars en voyage très loin, dans le silence et le recueillement : j'ai visité Versailles avec M. de Nolhac, Rome avec Gaston Boissier, New-York avec Paul Morand, l'Égypte avec Maspéro, l'Inde avec Louis Andard.

— Je vais finir par vous envier !

— Si mon corps se déplace peu, mon esprit ignore les distances. Tout favorise mes songes. J'en prends les matériaux un peu partout. Je les assemble au gré de ma fantaisie. La méthode est simple quand on

habite un château qui s'apparente avec celui de la Belle au Bois Dormant.

— Oui... Mais il y manque un Prince Charmant.

CHAPITRE V

LA SECONDE NUIT

Lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre, Pierre se remémora les différentes phases de la journée avec une douce émotion.

Il se sentait irrésistiblement attiré vers cette exquise enfant, dont l'imagination extravagante, surexcitée par la solitude, s'alliait à une notion très juste de ses devoirs filiaux. Une vive intelligence, une sensibilité délicate, telles étaient les qualités qui l'avaient le plus frappé chez Suzanne, mais il en soupçonnait beaucoup d'autres que le temps lui dévoilerait.

Seulement voilà : son séjour au château touchait à sa fin. Demain il quitterait le manoir où vivait la petite fée aux cheveux d'or et sans doute ne la reverrait-il jamais.

M. de Jéhot ressentit au cœur un pincement douloureux en songeant qu'il allait perdre pour toujours M^{lle} de Kerreval. Aurait-il vraiment le courage de vivre au loin maintenant, sachant qu'il existait, dans un coin de Bretagne, une fillette aussi exquise ?

Et, puisqu'il avait parlé du Prince Charmant, pourquoi ne jouerait-il pas ce rôle au naturel ?

Jusqu'à présent, le sort lui avait été favorable, réglant

les événements au gré de ses désirs. Le garagiste n'avait point paru au château. Mme de Kerreval avait aussitôt offert à son hôte de le garder jusqu'au lendemain en attendant qu'on vienne le chercher, ce qui ne pouvait plus tarder.

Voilà pourquoi le jeune homme avait regagné après le dîner la pièce mise à sa disposition, sans que M. Jolliet élevât la moindre protestation.

Là, après avoir éteint la bougie, il avait ouvert la fenêtre et s'y était accoudé, afin de rêver plus commodément. Lorsqu'il eut fini d'évoquer ses récents souvenirs, il se tourna vers l'avenir. Chose bizarre, il s'aperçut aussitôt qu'il lui était impossible d'envisager le moindre projet sans y mêler étroitement Mlle de Kerreval.

Ainsi tout contribuait à lui faire voir clair dans son âme. Pierre ne pouvait plus douter qu'il était profondément épris de Suzanne.

Combien de temps M. de Jéchot demeura-t-il immobile, face aux arbres qui frissonnaient doucement sous la pâle clarté de l'astre nocturne ? Il n'en eut pas conscience. Les heures passent vite lorsqu'on pense à l'être aimé.

Le jeune homme fut rappelé à la réalité par le bruit étouffé d'une porte que l'on fermait avec précaution. Puis quelques craquements significatifs lui apprirent que l'on marchait dans le couloir.

Il n'y prêta d'abord qu'une attention distraite.

Quelques minutes s'écoulèrent encore.

Et soudain il réalisa ce qu'il venait d'entendre : quelqu'un se promenait dans le château.

Alors il regarda sa montre. Elle marquait un peu moins de trois heures.

M. de Jéchet en fut stupéfait. Ainsi il avait passé une grande partie de la nuit à retrouver en songe la gracieuse silhouette de Suzanne, à faire revivre sa physionomie mobile dont les expressions successives étaient à jamais gravées dans sa mémoire.

De nouveau son imagination s'envola, tandis qu'il commençait à se déshabiller dans l'obscurité pour se mettre au lit.

Une fois en pyjama, il se souvint qu'il n'avait pas donné à la serrure le tour de clé réglementaire.

Au même moment, le même glissement que tout à l'heure se fit entendre dans le corridor.

Poussé par la curiosité, le jeune homme entr'ouvrit la porte au lieu de la verrouiller. Une veilleuse placée sur le palier rendait l'obscurité moins opaque.

A son grand ahurissement, il aperçut dans la pénombre une forme blanche qui se faufilait dans la chambre voisine.

Le grincement d'un loquet manœuvré avec précaution lui apprit qu'on avait refermé le battant. Il imita ce geste et se barricada en ébauchant un sourire.

Décidément on ne l'avait pas trompé. Un fantôme errait dans le château, un fantôme dont on percevait le bruit des pas et les gestes matériels.

— Jusqu'à présent, on m'avait toujours dit que les spectres passaient à travers les cloisons et se déplaçaient avec un horrible fracas de chaîne, murmura Pierre. Il faudra que je rectifie ces notions erronées. Les manifestations des esprits se modernisent. De nos

jours, ils se comportent comme le commun des mortels, empruntent les voies d'accès réservées aux êtres vivants et font manœuvrer les portes comme tout le monde... C'est le progrès, sans doute.

Il se coucha, égayé par cet intermède, et ne tarda point à s'endormir sans que l'idée d'habiter un château hanté lui ait causé le moindre effroi. Déjà il avait oublié la vision entrevue pour ne plus penser qu'à son amour pour M^{lle} de Kerreval.

Cette fois, il avait laissé ouvertes fenêtre et persiennes. Les premiers rayons du soleil levant effleurèrent ses paupières et le firent cligner des yeux.

Le souvenir de Suzanne lui revint immédiatement à l'esprit... Mais l'avait-il même quitté ? Inconsciemment, dans son sommeil, Pierre n'avait pas cessé de songer à elle.

Et soudain il sauta de son lit. La jeune fille avait sans doute l'habitude d'entreprendre une promenade matinale. En se hâtant, il pourrait la guetter au passage et vivre encore quelques instants auprès d'elle.

Comme la veille, il se dépêcha de faire sa toilette, puis se précipita au dehors et alla s'embusquer dans la grande allée qui conduisait à la route.

Son attente fut longue. Peut-être lui parut-elle ainsi parce qu'il craignait que Suzanne ne vint pas. Toujours est-il qu'il poussa un soupir de satisfaction lorsqu'il l'aperçut qui franchissait le pont-levis et s'avavançait dans sa direction.

Il quitta le taillis dans lequel il s'était dissimulé aux regards et marcha au-devant d'elle. Bientôt les deux amis se rejoignirent, mais ce fut pour s'aperce-

voir que cette rencontre, visiblement escomptée par chacun d'eux, les remplissait de confusion parcequ'ils ne l'attendaient pas tout en l'espérant.

— Bonjour, mademoiselle, balbutia M. de Jéchet, qui se reprocha intérieurement de n'avoir préparé aucune phrase traduisant mieux ses sentiments.

— Bonjour, monsieur, répliqua M^{lle} de Kerreval.

Et, s'efforçant de prouver qu'elle était une maîtresse de maison accomplie, elle ajouta :

— Avez-vous bien dormi ?

— Non, mais j'ai quand même passé une excellente nuit, grâce aux souvenirs que m'a laissés la journée d'hier et que j'ai passés en revue.

Suzanne comprit l'insinuation et rougit.

— Les miens ne m'ont pas tenue éveillée trop longtemps, reprit-elle. Je les évoque parcimonieusement, car il faudra qu'ils me durent longtemps. Je ne veux pas les épuiser trop vite.

— Oh ! je sais que les sujets de méditation ne vous manquent pas.

— Heureusement ! Pensez donc ! Il ne se produira peut-être pas d'autre accident ici avant vingt ans.

M. de Jéchet sourit à cette boutade, mais il constata que son interlocutrice gardait sur son visage l'expression mélancolique qui lui était coutumière.

— Je compte bien revenir vous remercier avant la fin de l'année, affirma-t-il avec conviction.

Il scruta attentivement la physionomie de la jeune fille pour saisir la réaction que provoquerait cette phrase et fut déçu de voir que Suzanne paraissait ne point avoir entendu.

Machinalement, ils avaient repris le sentier qui, à travers le parc, conduisait vers le village.

— Je suppose que vous alliez téléphoner à Loudéac, suggéra M^{lle} de Kerreval.

— C'était en effet mon intention.

— Tant mieux. Il ne faut pas vous attarder ici.

— Je suivrai le conseil, bien qu'il me peine venant de vous.

— Mon avis ne compte pas, comme vous le savez. On a l'intention de vous prier de partir au plus tôt.

— J'ai compris. Peut-être êtes-vous chargée de me signifier cette décision.

— Nullement. Il me fallait vous avertir pour que vous n'en soyez pas trop contrarié.

— Alors, si vous n'y êtes pour rien, je m'éloignerai sans amertume.

M. de Jéchet devina que le régisseur était revenu à la rescousse et que son insistance avait prévalu.

Et soudain l'idée de la vision qu'il avait entrevue dans le corridor lui revint à l'esprit.

— J'allais oublier de vous féliciter sur le fonctionnement parfait des attractions annoncées au château. Pendant mon insomnie, j'ai aperçu le fantôme qui circulait dans les couloirs.

M^{lle} de Kerreval demeura silencieuse, comme si ce sujet lui était pénible. Le jeune homme insista néanmoins :

— N'est-ce point M. Jolliet qui occupe la chambre à côté de la mienne ?

— En effet, reconnut Suzanne sans enthousiasme.

— J'espère que le spectre ne vous a pas incommodé.

— Il ne s'occupe pas de moi. Par contre, ma mère a entendu cette nuit la voix de son mari.

— Tiens ! Tiens ! Et que disait le revenant ?

— Il jugeait votre présence scandaleuse et sommait sa veuve de ne plus vous tolérer sous son toit.

— Je connais cette thèse. Elle était soutenue hier avec véhémence par votre régisseur.

— Les conseils que donne mon père lorsque son fantôme revient au château sont toujours en parfait accord avec les solutions préconisées par M. Jolliet.

— Et vous acceptez cela ? s'écria Pierre en s'arrêtant pour fixer M^{lle} de Kerreval.

La jeune fille leva vers lui des yeux pleins de flamme et répliqua doucement :

— Qu'importe, puisque ma mère est heureuse de revoir ainsi le disparu et de suivre ses avis... J'ajoute que M. Jolliet gère avec dévouement notre domaine, qu'il fait rendre à nos terres le maximum, et qu'on doit lui pardonner les procédés spéciaux qu'il emploie, tant les résultats obtenus sont excellents.

Puis, comme pour corriger ce que son plaidoyer avait de désobligeant à l'égard de Pierre, elle ajouta :

— Du moins j'en jugeais ainsi jusqu'à présent.

M. de Jéchoy baissa la tête et acquiesça :

— Il faut continuer.

*
* * *

Au téléphone, le garagiste de Loudéac annonça qu'une voiture contenant deux mécaniciens était déjà partie pour le château de Kerreval et qu'elle ne tarderait certainement point à arriver.

Pierre s'en retourna vers la propriété, presque content d'apprendre que, de ce côté-là tout au moins, il n'aurait pas de déception. Que serait-il devenu s'il avait été mis en demeure de quitter au plus tôt la chambre mise à sa disposition sans avoir la certitude qu'on viendrait arranger son auto et le ramener dans une ville desservie par le chemin de fer ?

Arrivé à la petite porte du parc, il s'assura que Suzanne ne l'y avait pas attendu. Ses pressentiments ne l'avaient point trompés. La conversation qu'il avait eue avec la jeune fille en traversant le parc était destinée à lui faire entendre raison. Maintenant, elle n'avait plus rien à ajouter et elle éviterait de rester seule avec lui.

M. de Jéchet ne lui en voulut pas et fit délibérément le tour par la route.

Dès qu'il eut pénétré dans la salle à manger, où la baronne et son enfant déjeunaient en silence avec M. Jolliet, il comprit, aux regards qui l'accueillirent, la valeur de l'avertissement donné par sa petite alliée.

M^{me} de Kerreval avait repris l'attitude froide et distante qui était la sienne quand on avait introduit Pierre pour la première fois. Elle coupa net les salutations de son hôte, lui désigna la place qui lui avait été réservée et annonça :

— Dépêchez-vous de manger. Ensuite vous nous quitterez définitivement pour aller vous occuper de votre voiture. Mon mari est venu me rendre visite cette nuit. Il estime que vous avez déjà trop prolongé votre séjour parmi nous.

Pierre se garda bien de la contredire :

— J'attendrai à l'entrée du parc les mécaniciens qu'on m'envoie. Ils sont partis de Loudéac depuis plus d'une heure. Leur arrivée ne saurait tarder.

Effectivement, on vint les annoncer au moment où M. de Jéchot s'apprêtait à prendre congé.

Les adieux furent glacials. La vieille dame ne se départit pas une seconde de son indifférence hautaine. M. Jolliet, tranquille sur la réussite de son stratagème, s'était éclipsé depuis un moment et ne parut pas. Quant à Suzanne, effacée derrière sa mère, elle affectait la plus grande indifférence, mais les mouvements nerveux de son visage et de ses mains attestaient l'effort qu'elle faisait pour rester calme.

Heureusement, la baronne ne soupçonnait pas le drame qui se jouait devant elle.

Pierre s'éloigna, la mort dans l'âme. Sur le pont-levis, il se heurta à Dominique et lui laissa un généreux pourboire. Puis, seul dans la grande allée, il essuya furtivement une larme qui coulait sur sa joue.

Devant la grille, une auto puissante, mais d'un modèle périmé, attendait son arrivée. Les mécaniciens se mirent à sa disposition. Il monta à côté du chauffeur et le guida jusqu'au lieu de l'accident.

En une demi-heure, la voiture fut remise en état de rouler. On la relia par un câble au véhicule destiné à la remorquer, puis M. de Jéchot prit le volant et le cortège se mit en route lentement. On grimpa laborieusement la côte descendue trop vite par le jeune homme et dont le sommet était encaissé entre deux talus boisés.

Pierre sentit son cœur battre violemment lorsqu'il aperçut, au sommet du remblai, une silhouette dont la présence invisible lui tenait compagnie depuis qu'il avait quitté le château.

C'était Suzanne. Elle se tenait toute droite dans sa robe de flanelle blanche, le buste moulé dans son chandail pervenche, les cheveux rejetés en arrière, semblable à quelque naïade égarée dans la forêt.

Au passage du voyageur, elle agita un petit mouchoir pour lui dire adieu. M. de Jéchet contempla cette vision enchanteresse avec une ivresse profonde et fit de la main un geste amical.

Lorsqu'un tournant déroba M^{lle} de Kerreval à ses yeux, il eut l'impression que sa jeunesse insouciante avait pris fin et qu'il portait dans son âme une blessure dont il ne guérirait plus.

CHAPITRE VI

PROJETS

De la gare de Saint-Brieuc, Pierre sauta dans le tramway conduisant au Légué. Puis il courut presque jusqu'à *Mon Repos*. Il était cinq heures du soir.

Venant de si loin qu'on la perd de vue à marée basse, la mer remontait rapidement et remplissait le vaste estuaire du Gouet, dont l'aspect changeait radicalement de minute en minute.

M. de Jéchet ne s'attarda point à ce spectacle, qui lui était familier. Il avait hâte de retrouver Raoul.

Ce dernier l'attendait sur la terrasse du bungalow. Une dépêche l'avait prévenu.

Les deux frères se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent affectueusement.

— Je suis désolé d'arriver si tard, commença le cadet. Un stupide accident m'a retardé. La voiture est en réparation à Loudéac : tu vas être privé.

— Rassure-toi : je ne compte pas bouger d'ici... Et puis, s'il en était besoin, je prendrais une auto en location... Attends un peu que je te regarde !

Raoul éloigna le jeune homme en tendant les bras et affirma après un bref examen :

— Tu as mauvaise mine : la fatigue du voyage probablement. Viens avec moi. Nous allons prendre un bain. Ça te remettra. Ces premières chaleurs sont accablantes.

Il jouait un peu au père de famille avec Pierre, le considérait toujours comme un enfant et prenait au sérieux son rôle d'ainé. L'adoration de ces deux êtres l'un pour l'autre était touchante.

— Tu me raconteras ce qui s'est passé. Je te croyais en route pour la Chine, quand j'ai reçu ton télégramme.

— Rien de sensationnel : une simple avarie qui rendait une machine inutilisable. On est rentré à Brest pour la faire réparer : ensuite nous retournerons là-bas. On redoute des complications à cause de la politique japonaise. Nous aurons le temps d'en parler pendant le diner. Va te déshabiller.

— J'y cours.

Un quart d'heure plus tard, deux nageurs évoluaient avec une certaine prudence en avant du

Gouet. Ils se méfiaient des courants dangereux qui causent chaque année de nombreuses victimes parmi les baigneurs ignorants.

Tout en tirant leur coupe, ils échangeaient quelques propos :

— Depuis quand es-tu ici ? demanda Pierre.

— Je t'ai précédé de quelques heures seulement. Le train m'a déposé à Saint-Brieuc juste pour le déjeuner.

— Combien de jours resteras-tu ?

— Une semaine ou deux. Et toi ?

— Je ne sais pas... Il m'est arrivé une drôle d'aventure, en venant te rejoindre.

Sans soupçonner l'importance qu'attachait le jeune homme aux moments qu'il venait de vivre, Raoul l'arrêta net :

— Tu me raconteras ça tout à l'heure... Reste dans mon sillage et ne t'écarte pas trop de la bouée rouge. Il y a un remous terrible de ce côté.

Pierre se rapprocha de son frère et continua de nager en silence. Le commandant de Jéhot finit par lui demander :

— Pas de nouvelle sensationnelle à m'apprendre ?

— Non... C'est-à-dire si ! La petite chienne de ma concierge est devenue mère de famille. On m'a offert un de ses enfants, et j'ai accepté quand il sera sevré.

— Idiot !

— Tu deviens insupportable en vieillissant.

— Toi, tu l'as toujours été... Et les affaires ? Ça marche ?

— Je ne me plains pas malgré la crise, grâce aux brevets que nous a laissés papa.

— Parce que tu sais en tirer parti. S'il n'y avait que moi...

— Toi, tu es un héros. On ne peut pas savoir tout faire.

— Si tu continues, gare au bouillon !

Raoul voulut se rapprocher de son frère, qui aussitôt déploya toute son énergie pour lui échapper. Pendant quelques minutes, ils luttèrent de vitesse en se rapprochant de la côte, puis M. de Jéchot aîné déclara :

— Ne t'esquinte pas. Je te pardonne.

— Tu es bien bon, mais je préfère sortir de l'eau. Pour un premier bain, il vaut mieux ne pas abuser.

Afin d'activer la réaction, les deux jeunes gens, une fois habillés, s'en allèrent faire une promenade le long de la côte, sur la falaise. Ils marchèrent à vive allure, échangeant de loin en loin quelques propos.

Aux questions que lui posait Raoul, Pierre répondait à peine. Il était légèrement affecté par la désinvolture avec laquelle son frère avait refusé d'entendre le récit qu'il avait hâte d'entreprendre. Maintenant, il se repliait sur lui-même et aspirait à la solitude pour mieux évoquer le souvenir de Suzanne.

Le commandant de Jéchot s'en aperçut et finit par se taire complètement.

Un couple de pêcheurs gardait le bungalow en l'absence des maîtres. Il logeait dans un pavillon, à l'entrée du jardin. Quand la maison était habitée, la femme venait faire le ménage et se chargeait du service.

Le dîner était prêt lorsque les occupants de

Mon Repos firent irruption dans la salle à manger. C'était une petite pièce meublée en rustique avec des rideaux à carreaux blancs et bleus aux fenêtres, une nappe et des serviettes assorties.

Marie leur servit une soupe épaisse, dont ils se délectèrent. Raoul entreprit le récit des circonstances qui avaient provoqué le retour du *Nemo*. Pierre l'écoutait d'une oreille bien distraite.

— Tu as l'air préoccupé, lui dit enfin son frère.

— Moi? Non! protesta vivement M. de Jéchot cadet, tout confus d'être pris en faute.

Raoul n'insista pas, mais examina plus attentivement son vis-à-vis.

— Et l'aventure extraordinaire dont tu m'as parlé quand nous prenions notre bain.

— Elle ne présente aucun intérêt, affirma Pierre.

Il était maintenant résolu à garder son secret pour lui. A quoi bon s'épancher dans le sein de l'officier? On ne le comprendrait pas, on le raillerait sans doute. Or le jeune homme sentait que, sur ce point, il ne pourrait pas supporter la moindre plaisanterie.

La fin du repas se déroula dans une atmosphère de gêne.

Le marin comprit qu'il avait eu tort de ne pas attacher à cette aventure toute l'importance qu'elle comportait et se garda bien de brusquer son frère. Avec un peu d'adresse, il saurait bien rétablir la confiance qui régnait habituellement entre lui et Pierre. Il se contenta donc de raconter quelques banalités pour interrompre un silence qui devenait pesant.

Aussitôt le diner terminé, il annonça :

— Nous avons fêté toute la nuit notre retour à Brest. J'ai sommeil et je vais me coucher. Bonsoir, mon petit.

— Bonsoir, répondit Pierre qui vint l'embrasser sans élan.

Raoul le retint contre lui et lui demanda doucement :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Mais... ?

— Tu n'as pas ta figure habituelle. J'attribuais cette anomalie à la fatigue. Maintenant je suis persuadé que tu me caches quelque chose.

Pierre avait le cœur gros. Il comprit qu'il ne parviendrait pas à garder son secret pour lui tout seul ou qu'il serait terriblement malheureux. Alors il appuya sa tête sur l'épaule de son frère en murmurant :

— J'ai du chagrin.

Malgré ses efforts pour retenir ses larmes, il éclata en sanglots.

C'était la première fois qu'il souffrait de cette façon-là, et il avait pressenti d'instinct le seul moyen d'atténuer sa douleur. Par le menu, il raconta les états d'âme successifs par lesquels il avait passé depuis quarante-huit heures et avoua l'amour profond qu'il éprouvait pour Suzanne.

Oubliant la fatigue qu'il avait invoquée à la fin du repas, et qu'il avait d'ailleurs fortement exagérée pour les besoins de la cause, Raoul écouta jusqu'au bout le récit de son frère, sans l'interrompre. Il comprenait que l'évocation de cette idylle blanche provoquait

chez le jeune homme un bienfaisant apaisement. Parler de celle qu'il venait de quitter, c'était en quelque sorte, pour Pierre, la faire revivre et s'imaginer qu'elle était présente.

Lorsqu'il eut fini, le commandant de Jéchot insinua :

— Je ne vois pas dans toute cette histoire le motif de ton désespoir.

— Renoncer à la jeune fille qui pourrait devenir la compagne de toute ma vie, n'est-ce pas un douloureux sacrifice ?

— Justement, je ne vois pas pourquoi tu ne l'épouserais pas. Elle appartient à une excellente famille, elle est charmante, d'après le portrait que tu m'as tracé d'elle...

— Si tu n'as pas compris, c'est que je l'ai mal dépeinte. La baronne a élevé sa fille dans une notion très stricte du devoir. Jamais cette petite n'abandonnera celle qui lui a donné le jour et qu'elle sait avoir besoin de soins. Elle ne s'insurgera pas non plus contre la volonté de sa mère.

— Il faut d'abord s'assurer que la mère s'opposera au bonheur de son enfant, ce qui n'est pas certain. En outre, il n'est nullement question de séparer ces deux êtres qui ont toujours vécu ensemble et ne peuvent se passer l'un de l'autre. Pourquoi n'habiterais-tu pas le château, une fois marié ? Quand tu voyagerais pour tes affaires, ton absence serait supportée plus vaillamment.

Le jeune de Jéchot secoua la tête avec incrédulité.

— Tentons une démarche si tu veux. Elle aboutira à un échec.

— Jusque-là, tu aurais tort de perdre tout espoir. Tu dois aux châtelaines de Kerreval une visite de digestion. Nous la ferons ensemble. Je me charge de la demande en mariage... Et puis je tiens essentiellement à voir les reliques de cette pauvre veuve et à les confronter avec mes souvenirs.

— Pourquoi donc?

— Parce que j'ai connu le capitaine de Kerreval pendant la guerre et que je pourrai peut-être entreprendre quelque chose en faveur de cette malheureuse femme.

— Que veux-tu dire? s'écria Pierre, soudainement rempli d'une joyeuse espérance.

— Rien pour l'instant. Laisse-moi toute latitude pour agir au mieux. Tu m'as fait confiance. J'aurais à cœur de te prouver que tu as bien fait.

Raoul embrassa tendrement son cadet et ajouta :

— Maintenant, va dormir... Et fais de beaux rêves.



Les deux frères discutèrent longuement au sujet du cadeau qu'ils offriraient à la baronne pour la remercier de son hospitalité. M. de Jéchot aîné eut une heureuse inspiration : il suggéra de faire tirer tous les clichés qu'il avait conservés d'Ypres et de Dixmude, de les réunir en album, puis de les remettre à la châtelaine. En même temps, Pierre offrirait à Suzanne quatre petites perruches aux couleurs vives, orange et bleues, dont l'arrivée grossirait le nombre des sujets qui composaient le « royaume ».

Plus tard, on verrait à faire mieux.

De Loudéac, le garagiste, consulté par téléphone, déclara que la voiture était maintenant en état de reprendre la route et qu'on pouvait venir la chercher.

Le départ eut lieu de bonne heure : il fallait s'accommoder des heures de trains pour ne pas se présenter trop tard au château. Ils y arrivèrent au début de l'après-midi et laissèrent l'auto devant la grille du parc.

Raoul avait la ferme intention de mener à bien sa mission. Il ne doutait pas du succès. Son frère évitait de prévoir l'avenir et bornait sa joie au présent. N'allait-il pas revoir Suzanne plus tôt qu'il ne l'avait pensé ?

Ensemble, les deux hommes avancèrent sous les arbres, atteignirent l'esplanade et s'avancèrent vers le pont-levis. Comme ils s'en approchaient, une voix de soprano très pure frappa leurs oreilles. On chantait dans une pièce du rez-de-chaussée dont la fenêtre était entr'ouverte.

« J'ai pleuré en rêve... »

Le cœur du jeune homme battit à grands coups lorsqu'il reconnut le timbre de celle qu'il aimait. Mais le morceau s'arrêta soudain. Pierre, qui avait ralenti l'allure pour prolonger le ravissement dans lequel l'avait plongé cette audition, se résigna à faire résonner la grosse cloche.

Dominique vint ouvrir.

En reconnaissant le visiteur, le vieux domestique eut un sourire satisfait.

— Mme la baronne est allée jusqu'à la ferme, déclara-t-il. Je vais l'envoyer chercher.

Il introduisit les deux hommes dans le salon et les y laissa. Les fauteuils étaient recouverts de housse qui donnaient à la pièce un petit air désuet. On ne voyait que les pieds dorés, assortis au reste du mobilier entièrement Louis XVI.

Sur une commode splendide reposaient plusieurs photographies représentant le capitaine de Kerreval, les unes en pied, dans la tenue d'avant guerre, les autres en tête seulement.

Raoul les examina minutieusement. Il était tellement absorbé par cette occupation que l'attente ne lui parut pas trop longue.

Dominique revint au bout d'un moment. Sa physionomie navrée ne laissait aucun doute sur la mission ennuyeuse dont il était chargé. Sa maîtresse n'était pas visible : elle était accaparée par certaines occupations qui la retiendraient toute la journée.

L'officier de marine avait arboré pour la circonstance son uniforme et ses décorations, qui excitaient visiblement l'admiration du serviteur. Il n'accepta point cette rebuffade et prit la parole à son tour.

— Je m'excuse d'insister, fit-il, mais il s'agit d'une communication de la plus haute importance et qui ne saurait souffrir aucun retard. Je dois reprendre la mer prochainement, et il faut absolument que je parle à Mme de Kerreval aujourd'hui même.

Le domestique se retira. Raoul poursuivit son manège, tandis que Pierre, désespéré par la tournure que prenaient les événements, fixait éperdument la

porte avec l'espoir de voir paraître celle qu'il appelait « la petite fée aux cheveux d'or ».

Il semble que parfois les désirs les plus passionnés dégagent un fluide qui influence la personne dont on souhaite la venue. Ce fut le cas. Suzanne parut soudain dans le salon sombre, et sa seule présence illumina la pièce.

— Ma mère va descendre, annonça-t-elle avec une réserve que l'on sentait voulue. Veuillez l'excuser : elle n'attendait aucune visite.

— Je tenais à la remercier de l'hospitalité qu'elle m'a offerte, balbutia Pierre dont le trouble s'accroissait.

— Oh ! ce n'était pas nécessaire !

— Et je voulais lui présenter mon frère, qui a connu le capitaine de Kerreval.

Raoul s'inclina devant la jeune fille et appuya :

— Pierre ne cesse de me parler de vous, et j'avais la plus grande envie de vous approcher. Je crains malheureusement que nous ne vous ayons dérangée : vous chantiez lorsque nous sommes arrivés... et vous vous êtes interrompue.

— Il m'échappe parfois quelques phrases musicales, avoua Suzanne.

— Vous m'aviez caché ce joli talent, reprocha M. de Jéhot.

— Ne vous moquez pas de moi. Mon institutrice m'a appris jadis tout ce qu'une élève doit savoir en littérature et en musique. Ces vagues connaissances me servent à fredonner quelques airs et à comprendre les auteurs. Je ne me fais aucune illusion à leur sujet.

La châtelaine entra sur ces entrefaites. Elle parut à celui qu'elle avait hébergé plus sèche et plus distante encore que précédemment. Cette impression provenait certainement de ce que, primitivement, la façon d'être de la baronne lui était indifférente, tandis que maintenant il tremblait pour le bonheur qu'il avait envisagé.

L'officier comprit que son frère n'était pas en état de diriger la conversation. Dès que les présentations furent faites, il se prépara à aborder le sujet qui l'amenait :

— Pour vous manifester la reconnaissance qu'a fait naître en moi l'hospitalité offerte à mon compagnon, je tenais à vous offrir ces vues des villes dans lesquelles le capitaine de Kerreval a montré tant de courage.

Il tendit l'album à la vieille dame, qui le prit sans se départir de sa raideur.

— Et j'ai apporté pour vous ces quelques oiseaux, déclara Pierre à Suzanne en lui tendant la cage.

La jeune fille eut dans les yeux un éclair de joie vite éteint. Sa mère, en effet, répliquait :

— Je croyais avoir fait comprendre à M. de Jéchoy que sa présence ici était indésirable.

— Parce que vous ignoriez ses intentions. Il m'a prié de venir vous demander la main de M^{lle} votre fille.

Il s'attendait à voir tomber l'hostilité de la châtelaine, mais ce fut presque l'inverse. D'une voix sifflante, elle répliqua :

— Sur ce point, je connais l'opinion de mon mari.

Il me l'a rappelée encore ces jours-ci : Suzanne, si elle veut se marier, épousera un homme que nous connaissons depuis toujours, et dont l'affection pour le défunt sera le gage d'un avenir heureux.

Pierre bondit en écoutant cette réplique dont le sens ne lui échappait point. Il s'écria :

— Parbleu !... Je comprends la manœuvre !...

Mais il n'alla pas plus loin. M^{lle} de Kerreval venait de lui saisir le bras et lui coupa la parole.

— Il faut accepter la décision prise par ma mère. Je me suis inclinée sans murmurer... Je conserve cependant les petites perruches avec beaucoup de gratitude. Elles me consoleront... Adieu !...

Les frères Jéhot n'insistèrent point et se retirèrent l'un désespéré, l'autre avec un sourire plein d'optimisme.

CHAPITRE VII

LE CAPITAINE DE KERREVAL

Le retour s'effectua à une vitesse vertigineuse. Pierre conduisait comme un fou. Raoul finit par s'en inquiéter.

— Que tu aies envie de te casser la figure, observait-il, je le conçois à la rigueur. On y pense toujours quand on a un désespoir d'amour. Mais que tu m'entraînes avec toi dans la mort, je m'y refuse absolument.

Et comme son frère serrait les dents sans répondre, il exigea avec autorité :

— Passe-moi le volant.

Pierre freina si brusquement que les pneus faillirent sauter.

Le reste du trajet fut parcouru à une allure normale, étant donné l'état des routes.

— Aussitôt rentré, Raoul entraîna son cadet vers la mer.

— Un bain te fera du bien, affirma-t-il. Viens avec moi.

— Excellente idée, approuva le jeune homme, je n'ai plus qu'à me flanquer à l'eau.

— Oui, mais pas de la façon dont tu l'entends. Un peu de nerf, que diable ! Tu l'épouseras, ta petite fée aux cheveux d'or.

— Tu sais bien que c'est impossible !

— Voici la première fois que je t'entends employer ce mot. On a dit qu'il n'était pas français.

— On peut se défendre victorieusement contre des forces coalisées. On ne lutte pas contre la prière de la femme aimée. Pour rien au monde je n'essaierai de modifier la décision de Suzanne. Elle obéit à sa conscience.

— Nous essaierons donc de modifier la volonté de sa mère.

— Il faudrait pour cela lui ouvrir les yeux. M^{me} de Kerreval ne me le pardonnerait point.

— Et pourtant je suis fixé sur ses sentiments.

Pierre dévisagea son frère avec une expression d'incrédulité :

— Inutile de me raconter des histoires. Si son cœur avait vibré, elle aurait trouvé une solution.

— Nullement. Elle est paralysée entre deux affections, mais elle t'aime. Au moment de sortir, je me suis retourné. J'ai surpris un regard fixé sur toi et dont l'expression ne manquait pas d'éloquence.

— Tu essayes de me rendre un peu d'espoir. A quoi bon ?

— Je ne le ferai point si je doutais du succès. Il serait stupide de provoquer une nouvelle déception. Celle-là me sert de leçon.

Le jeune de Jéchoy regarda son frère avec admiration. Il se sentait déjà moins désespéré.

— Tu as toujours été l'homme des grandes occasions ! avoua-t-il.

— Oh ! ne me félicite pas, protesta Raoul. Le hasard m'a admirablement servi. Je te raconterai tout à l'heure l'histoire du capitaine de Kerreval. Nous examinerons ensemble le parti que nous pouvons en tirer.... Allons ! Viens prendre un bain.

La perspective d'une victoire possible rendit à l'amoureux déçu toute son énergie. Il se laissa convaincre et détendit ses nerfs en nageant vigoureusement.

Ce fut pendant le dîner que l'officier de marine entreprit le récit annoncé :

— Dans l'épisode que l'on a appelé « Bataille de l'Yser », nous occupions les points saillants du front. A côté de nous se tenait une division d'infanterie commandée par un général entouré de son état-major. Le capitaine de Kerreval était chargé de la liaison entre les deux secteurs. Nous nous sommes connus grâce à cette circonstance exceptionnelle.

« Tout de suite, il me plut. C'était un brave et un

aristocrate dans le bon sens du mot. Pour lui, la noblesse se devait de donner l'exemple en tout. La bourgeoisie, qui a repris cette formule à son compte, n'a pas su s'y conformer. Elle risque d'en mourir. La noblesse est morte depuis longtemps pour l'avoir abandonnée.

« Kerreval demeurait un des rares hobereaux de province qui, avant la guerre, comprenait la dignité du travail dans un milieu où on le considérait comme une déchéance. Je l'ai entendu soutenir cette thèse, contre certains de mes camarades dont l'esprit a depuis lors beaucoup évolué.

« Conformant ses actes à sa théorie, il était le premier au danger, le premier à la besogne. S'il avait échappé aux risques de la bataille, il serait devenu un chef. Malheureusement, ce sont les meilleurs qui sont tombés. Voilà pourquoi nous sommes si pauvres en hommes de valeur.

« Tu ne peux pas t'imaginer l'ascendant qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Moi-même, je me sentais électrisé par sa présence. Pourtant je ne le connaissais que depuis un mois, lorsqu'il fut décidé de prendre l'offensive dans les deux secteurs voisins : celui des fusiliers marins et celui du régiment auquel il appartenait.

« Sa place avait été désignée parmi nous. Il devait, le soir, aller rendre compte à son état-major des résultats obtenus par nous et des possibilités d'exploiter le terrain conquis par une manœuvre tactique.

« Bien entendu, son rôle consistait en quelque sorte à servir de conseiller technique chez nous, car il avait

été à l'école de guerre et en était sorti un des premiers. Mais il n'envisagea pas une seconde de se comporter en spectateur. Quand notre section s'élança à l'assaut, il partit avec nous, le sabre d'une main, le revolver de l'autre.

« L'attaque échoua. Nous avions été trahis. L'ennemi, prévenu par ses espions, nous attendait de pied ferme avec des moyens de défense que nous ne soupçonnions pas.

« Quand nous regagnâmes nos tranchées, sur un ordre venu du G.Q.G. plusieurs officiers manquaient à l'appel. Kerreval était du nombre. Je l'avais perdu de vue alors que je m'acharnais sur un nid de mitrailleuse que je voulais neutraliser.

« Bien entendu, nous étions décidés à retrouver tous les absents, morts ou vifs.

« Une équipe de volontaire se glissa la nuit entre les lignes pour ramener les corps de ceux qui étaient tombés. Il faisait froid et la lune capricieuse se montrait à intervalles espacés, ce qui gênait nos opérations. J'avais été chargé de diriger le travail.

« Malgré mon attention, je ne parvins pas à découvrir le capitaine de Kerreval, mais j'eus de ses nouvelles par un blessé de chez nous qui avait été victime du même projectile. Atteint à la tête, le poignet déchiqueté, il était resté de longues heures à gémir dans un trou d'obus. Puis il s'était levé soudainement et était parti seul vers la tranchée allemande. On ne l'avait pas revu.

« Le lendemain, un prisonnier raconta qu'un officier français avait été achevé dans les lignes allemandes.

Nul ne douta, d'après les renseignements donnés, qu'il s'agissait du capitaine de Kerreval. On annonça donc à la famille qu'il était mort.

— Splendide fin pour un héros, interrompit Pierre de Jéchot, mais je ne vois pas en quoi cette histoire peut avoir une influence déterminante sur mes projets d'avenir.

— Un peu de patience, mon petit, continua Raoul... J'avais conservé de ce magnifique soldat un souvenir vivace. D'ailleurs, je t'en ai certainement parlé dans mes lettres et dans mes conversations. Or l'année dernière, mon bateau fit escale à Zeebruges. J'en profitai pour aller me promener dans la campagne avec des camarades.

« Nous étions installés dans un estaminet pour nous rafraîchir lorsqu'un homme passa sur la route. Il était propre, mais simplement vêtu. Sa démarche, alourdie par le travail des champs, avait néanmoins une certaine allure qui me frappa. Mais ce qui avait surtout attiré mon attention, c'était sa ressemblance avec le capitaine de Kerreval.

« Coïncidence troublante, il avait le poignet gauche sectionné.

« J'interrogeai l'aubergiste sur cet inconnu. Il me répondit qu'il s'agissait d'un infirme sourd et simple d'esprit, demeuré dans le pays après le départ des Allemands, et qui semblait avoir été mutilé par quelque accident agricole. On l'appelait Vincent. Des paysans l'avaient recueilli et l'employaient tant bien que mal. Il ne leur donnait aucun ennui et se contentait de peu.

« Bien entendu, je ne poussai pas plus loin mon enquête. Je me traitais même intérieurement d'imbécile en songeant que j'avais pris ce pauvre hère pour un ancien officier. Si fidèle que soit la mémoire, elle vous trahit facilement dans les détails.

« Aussi n'étais-je pas fâché de revoir les traits du capitaine de Kerreval pour rafraîchir mes souvenirs.

« Eh bien ! Je suis à nouveau persuadé que mes suppositions extravagantes ne manquaient pas absolument de fondement. L'homme que j'ai vu près de Zeebruges ressemble trait pour trait au capitaine de Kerreval.

« Si tu ne m'avais pas mis en rapport avec la famille de ce camarade du front, j'aurais de temps en temps évoqué cette troublante énigme sans avoir le temps ni les moyens de la résoudre.

« Maintenant, j'envisage les choses d'une autre façon. Quand tu as prononcé devant moi le nom de celle que tu aimais, je me suis aussitôt rappelé cette étrange rencontre. J'ai compris que la Providence m'envoyait le moyen de faire la lumière. Bien plus dans la situation inquiétante que tu me dépeignais, j'entrevois un moyen d'arranger les choses.

— Que comptes-tu donc entreprendre ? demanda Pierre.

— Je vais retourner là-bas, en Belgique, retrouver coûte que coûte l'individu qui rappelle le disparu d'une façon frappante. Même s'il n'est pas celui que nous croyons, sa vue peut rendre à la malheureuse veuve la lucidité et la liberté d'esprit qui lui manquent actuellement. Elle n'envisagera plus les choses de la

même façon. Au besoin, nous emploierons la tactique inaugurée par le régisseur à son profit.

— Un tel moyen me répugne fort.

— J'espère que nous ne serons pas réduits à en arriver là.

Le jeune de Jéchoy demeura un moment songeur. Il tentait d'évaluer les chances de succès que présentaient ce projet. A la fin, il donna son approbation.

Il faut, en effet, replacer ce malheureux dans le cadre du château de Kerreval. S'il y a vécu jadis, l'expérience peut avoir une influence décisive sur l'état de son cerveau.

— N'est ce pas ? C'est une expérience à tenter.

— D'abord. Ensuite, songe donc : s'il s'agissait vraiment du capitaine, comment Suzanne pourrait-elle ensuite refuser celui qui lui aurait rendu son père?...

— Oui ! Tu as raison. Il faut aller chercher cette épave... Mais tout cela va troubler ton congé pendant lequel tu comptais te reposer ici.

— Une telle considération ne présente pas la moindre importance. Ton bonheur est en jeu. Occupons-nous de lui avant tout.

— Tu es le plus dévoué des frères ! s'écria Pierre en sautant au cou de Raoul.

Il embrassa le marin avec fougue.

— Voilà des baisers qui se trompent d'adresse, observa l'officier. Ça ne fait rien. Je les transmettrai à la véritable destinataire, dès que l'occasion s'en présentera.

— Vilain taquin !

Pendant toute la soirée, les deux frères mirent au point le projet de voyage. Il fut convenu que M. de Jéchot aîné partirait, par le train, pour Paris, d'où il gagnerait Bruxelles. Le trajet n'était pas direct, mais les convois de grandes lignes sont plus rapides, si bien qu'au total Raoul gagnerait du temps.

Il comptait bien arriver dans la capitale belge le lendemain au soir et y passer la fin de la nuit pour gagner Zeebruges. Là, on ne pouvait fixer aucun délai. Pour décider le mutilé à suivre M. de Jéchot, il faudrait probablement du temps et de la patience. On ne pouvait pas songer à lui faire violence. C'était une question de tact et de diplomatie.

— J'étudierai la meilleure façon d'influencer ce malheureux, expliqua l'officier. Mon absence durera peut-être trois jours, peut-être une semaine, peut-être un mois.

— Mais ton congé expire...

— Je vais immédiatement solliciter une prolongation pour affaires de famille. On ne me la refusera pas, d'autant plus que j'écirai personnellement à l'amiral pour lui exposer qu'il s'agit de marier mon frère. Jamais je n'ai fait en vain appel à son cœur généreux.

— Tu me tiendras au courant de tes démarches.

— Naturellement. Au besoin, je télégraphierai.

Ayant ainsi arrêté les moindres détails de l'expédition, les deux hommes se quittèrent fort tard. Pourtant le sommeil se fit attendre. Raoul échafaudait son plan de campagne pour atteindre le but qu'il s'était

fixé, tandis que Pierre escomptait à l'avance la réalisation de ses rêves.

Le commandant de Jéchot prit le train de huit heures neuf pour Paris. Son frère l'avait conduit à la gare avec l'auto et lui tint compagnie jusqu'au moment où le convoi s'ébranla. Puis il regagna le Légué non sans une certaine anxiété.

L'officier réussirait-il dans sa mission ? En admettant qu'il ramenât le malheureux dégénéré, sa présence en Bretagne pourrait-elle émouvoir Mme de Kerreval et modifier les intentions de la baronne ?

Tandis qu'il cherchait à s'endormir, la veille, dans son lit, Pierre n'en doutait pas : son aîné lui avait communiqué son enthousiasme. Une fois seul, le jeune homme sentit le doute l'envahir.

Il est curieux de constater combien la nature humaine passe facilement d'un extrême à l'autre. Parfois on se sent triste sans motif ; un acte généreux, un sourire de femme, et tout prend aussitôt un aspect riant. Inversement, on se lève plein de belle humeur ; survient une contrariété, un fait insignifiant qui dérange les projets établis, et voilà toute la journée gâtée.

M. de Jéchot était, au fond, désolé de cette séparation qui le privait de son frère. Il n'en fallait pas plus pour créer chez lui un état d'esprit orienté vers le pessimisme.

Effectivement, alors qu'il croyait jusqu'à présent au triomphe final de son amour, il commença à envisager de nouveau la défaite possible.

Le mutilé inconnu pouvait être parti ailleurs, ou malade, ou mort. S'il était en état de voyager, consen-

tirait-il à venir en Bretagne? Ne s'obstinerait-il pas à demeurer là où il avait maintenant ses habitudes? Quant à emmener en Belgique M^{me} de Kerreval pour une identification éventuelle, il n'y fallait pas songer.

Par un effort d'auto-suggestion, Pierre essaya de se persuader que tout réussirait et que bientôt il se présenterait au château avec un personnage que tous ceux dont il avait été le compagnon jadis reconnaîtraient comme le père de Suzanne.

Mais alors une pensée atroce lui déchira le cœur : s'il arrivait trop tard? Si la jeune fille, obéissant à la volonté maternelle, avait déjà épousé M. Jolliet?

Cette éventualité, à laquelle il n'avait pas encore songé jusqu'à présent, lui causa une souffrance telle qu'il faillit lâcher le volant. La voiture fit une embardée. Machinalement, il rectifia la direction, puis il ralentit l'allure, comprenant qu'il n'était plus maître de lui.

Aussitôt rentré il s'enferma dans sa chambre pour pleurer tout son saoul.

CHAPITRE VIII

ENTREVUE

Pendant vingt-quatre heures, M. de Jéchoy vécut dans une anxiété indicible. Il ne se cachait plus les difficultés que rencontrerait son frère, et les délais qui en résulteraient. Pendant ce temps-là, le régisseur, qui avait flairé le danger et pris la précaution de

mettre la baronne en garde contre toute intervention extérieure, agissait certainement au mieux de ses intérêts.

Heureusement, on ne se marie pas en huit jours.

La première dépêche de Raoul, expédiée de Bruxelles, annonçait qu'il partait pour Zeebruges. La seconde, à peine plus explicite, avisait le jeune homme que l'officier était bien arrivé à destination et qu'il avait aperçu celui qu'il cherchait.

Pierre respira et commença à reprendre espoir.

La mission du commandant, qui voyageait en tenue civile, se heurta vite à divers obstacles qu'il n'avait pas prévus. Le premier était l'attachement des fermiers qui avaient recueilli Vincent. Lorsque l'officier leur offrit une certaine somme d'argent pour obtenir qu'on lui confiât l'infirmes durant un certain temps, il obtint un refus formel. Les paysans s'étaient habitués à ce pauvre hère et en prenaient soin comme s'il avait été de leur famille.

— Il se montre très doux et ne me donne que des satisfactions, expliqua le maître de l'exploitation agricole. Pourquoi m'en séparerais-je ? Je crois qu'il n'est pas malheureux chez nous. Êtes-vous en mesure de me certifier qu'il ne regrettera pas la tranquillité dont il jouit ici ?

Malgré de pressantes insistances, M. de Jéchet ne parvint pas à modifier cet état d'esprit.

Bien qu'il eût préféré ne rien révéler de ses espérances avant d'avoir contrôlé dans quelle mesure elles étaient fondées, il se décida à parler franchement au cours d'une seconde visite :

— Cet homme a été mon camarade de combat, déclara-t-il. Je le reconnais. Il appartient à une vieille famille bretonne auprès de laquelle je tiens à le ramener, persuadé qu'il recouvrerait toute sa raison en se retrouvant parmi les siens.

Mis en méfiance par la première démarche de l'officier, le fermier demeura sur la réserve, refusant de laisser partir l'infirme, dont il se considérait comme responsable.

Le commandant revint à la charge sans obtenir gain de cause. A la troisième tentative, il n'était pas plus avancé qu'au premier jour. Il lui fallut écrire à son frère les résultats négatifs obtenus jusqu'alors.

Pierre parcourut avec fièvre la lettre par laquelle on lui annonçait que la victoire exigeait de la patience. Il en fut bouleversé. Le temps travaillait pour ce Joliet qui se préparait certainement à hâter un mariage auquel il aspirait en vue de consacrer sa situation acquise.

Dans ces conditions, il ne restait qu'une ressource : rejoindre Suzanne au plus tôt, la mettre au courant des tentatives auxquelles se livrait Raoul et obtenir d'elle la promesse de ne point aliéner sa liberté avant que la démarche du commandant ait abouti.

Mais presque aussitôt le jeune homme entrevit le danger d'une pareille manœuvre. Il allait éveiller chez M^{lle} de Kerreval des espérances qui, peut-être, ne se réaliseraient pas. N'était-ce point préparer pour l'avenir une déception d'autant plus vive qu'il aurait su convaincre davantage la malheureuse enfant ? S'imaginer qu'on va retrouver son père, que le retour du

disparu permettra la réalisation d'un mariage d'amour et retomber dans l'horreur d'une union sans affection, imposée par un subterfuge infâme ! Il y avait là de quoi briser une âme plus résistante que celle de la petite fée aux cheveux d'or.

M. de Jéchoy suspendit sa décision jusqu'à l'arrivée d'une autre missive. Peut-être les affaires allaient-elles s'arranger à Zeebruges.

Ce fut le contraire qui se produisit.

Désespérant de rallier le fermier à ses vues, Raoul tenta une expérience directe sur l'infirmes. Il l'aperçut au moment où il partait aux champs avec un troupeau qu'il menait paître. De loin, il le suivit. Puis, lorsqu'il le vit installé dans le pré parmi les animaux qui brouaient en liberté, il essaya d'engager la conversation.

Peine perdue. Vincent ne comprenait pas, ou, plus exactement, il n'entendait rien.

Modifiant sa tactique, le commandant prit une page de son carnet et écrivit lentement : « Suzanne de Kerreval ».

Cette fois, l'homme regarda les caractères et parut faire un effort. Sans doute cherchait-il dans sa mémoire à se rappeler leur signification. Raoul lui abandonna la feuille et en déchira une autre sur laquelle il esquissa la silhouette du vieux manoir.

Avec une vivacité à laquelle on ne se serait point attendu, l'infirmes arracha le dessin des mains de son compagnon et l'enfouit dans sa poche, comme s'il avait peur qu'on le lui reprit.

Était-ce là le geste instinctif d'un simple d'esprit qui veut s'approprier une image ou la réaction d'un

être chez lequel se réveillait le souvenir du passé?

M. de Jéhot n'osa ni conclure, ni même poser le dilemme lorsqu'il écrivit à son frère pour lui raconter l'incident. Mais, plus résolu que jamais à connaître la vérité, il fit une nouvelle tentative auprès du fermier et lui signifia sa ferme intention de résoudre l'énigme. Au cas où le maître de l'exploitation se refuserait à laisser partir Vincent contre indemnité, le commandant menaça de s'adresser au consul de France et de saisir les autorités.

Peut-être aurait-il réussi à obtenir gain de cause si, un matin, l'homme n'avait mystérieusement disparu. Son maître vint aussitôt à l'hôtel où était descendu l'officier et lui reprocha d'avoir enlevé son collaborateur, tandis que Raoul accusa le paysan d'avoir caché l'infirmes pour empêcher qu'on le ramenât en France. D'un commun accord, on se rendit devant le juge pour trancher le différend; celui-ci constata bien vite la bonne foi de chacun et donna des ordres pour faire retrouver l'absent.

Lorsque Pierre apprit cette fuite, ses hésitations s'envolèrent. Il sauta dans sa voiture et fila vers Le Quillio.

Tout le long du chemin il médita sur les paroles qu'il prononcerait. La délicatesse de la situation dans laquelle il allait se trouver ne lui échappait point.

Sa principale préoccupation était d'obtenir de la jeune fille un délai. Peut-être le lui accorderait-elle sur la simple assurance qu'un événement inattendu viendrait prochainement modifier la situation créée au château.

Mais si elle exigeait quelque précision ?

Et ce fut alors que s'établit dans son esprit un rapport de cause à effet entre les gribouillages présentés par Raoul à l'infirmes et la fugue de ce dernier.

Bientôt sa conviction fut absolue. Vincent, ayant brusquement retrouvé son nom d'autrefois et évoquant le château dans lequel il avait vécu, s'était mis à la recherche de sa propriété.

En passant au Quillio, le jeune homme eut une inspiration soudaine. Abandonnant la voiture, il traversa le cimetière. Là dorment, autour du sanctuaire, tous ceux dont les principaux actes de l'existence ont été consacrés par la bénédiction du prêtre. Puis il entra dans l'église et avisa le tableau des annonces.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Une petite feuille manuscrite portait l'indication suivante :

« Il y a promesse de mariage entre Gustave-Ernest Georges Jolliet, d'une part, et Suzanne-Marguerite-Marie de Kerreval, d'autre part. Si vous connaissez quelque empêchement à ce mariage, vous êtes prié d'en avertir les autorités ecclésiastiques. »

Pierre crut qu'il allait défaillir. Rassemblant ses forces, il avisa le vieux curé qui priait près de l'autel et lui demanda à voix basse en désignant le bulletin :

— Quand doit avoir lieu la cérémonie nuptiale ?

— Dans quinze jours, lui répondit le recteur. J'ai posé l'affiche ce matin.

M. de Jéchoy poussa un soupir de soulagement. Il arrivait à temps ! Mais il avait eu horriblement peur.

Éprouvant le besoin de faire un geste pour remer-

cier la Providence qui lui avait permis d'intervenir à temps, il prit un billet de banque dans son portefeuille et le tendit au prêtre en disant :

— Vous distribuerez ceci à vos pauvres, monsieur l'abbé.

Le recteur, tout heureux de l'aubaine, remercia avec effusion.

Pierre laissa l'auto près de l'église et partit à pied vers le château. Il était tellement absorbé par ses préoccupations que le trajet lui parut presque trop court. Bientôt il se trouva devant la petite porte où Suzanne lui avait signifié sa volonté de respecter la volonté maternelle.

En se remémorant la scène, il eut honte de sa conduite et faillit rebrousser chemin.

Mais cette défaillance ne dura pas.

— Je m'inclinerais devant la décision de Mme de Kerreval si cette dame avait son libre arbitre, murmura le jeune homme. Mais elle subit l'influence d'un misérable qui abuse de sa confiance. En cédant, je favorise les projets malhonnêtes de Jolliet, je promets irrémédiablement le bonheur de Suzanne, et je ne suis pas même certain d'assurer la tranquillité de sa mère. Mon devoir me commande de dénoncer l'infâme machination.

Puis il ajouta intérieurement :

« Tant pis si ma conduite provoque l'hostilité de celle que j'aime. J'aurai la satisfaction d'avoir la conscience nette. »

Lorsqu'il eut atteint la grande grille du parc, il tourna délibérément dans l'avenue ombragée et

avança sous les branchages touffus. Mais bientôt il s'assura que nul ne le regardait et se jeta dans les taillis qui bordaient la grande allée.

Son intention était de cheminer sous bois jusqu'à ce qu'il ait découvert le labyrinthe où l'avait conduit la jeune fille. Il s'efforçait de s'orienter pour perdre le moins de temps possible et prit au juger la direction qui lui parut la meilleure.

Après une heure de recherches infructueuses, il finit par arriver à proximité de la ferme. Grâce à ce point de repère, il trouva facilement son chemin.

Son cœur battit à coups précipités lorsqu'il s'engagea dans le sentier en colimaçon qui grimpait au « Palais de la Reine ». Une voix cristalline chantait dans les parages, et les sons devinrent plus distincts à mesure qu'il approchait : « J'ai pleuré en rêve... »

M. de Jéchoy marcha sur la pointe des pieds pour ne pas interrompre l'audition. Bientôt il arriva au sommet du monticule et entrevit Suzanne entre les branches. Elle ne l'avait pas entendu venir et lui tournait le dos. Devant elle, sur une table de jardin, dans la cage qu'il lui avait offerte, les quatre perruches semblaient l'écouter avec recueillement.

Quand elle se tut, il fit volontairement craquer une branche pour annoncer sa présence, puis émergea du massif qui le dissimulait.

M^{lle} de Kerreval poussa un léger cri. Jamais personne ne s'aventurait dans le labyrinthe. En reconnaissant son visiteur, elle devint toute pâle. Pierre crut qu'elle allait se trouver mal et se précipita pour la soutenir.

La jeune fille fit un geste pour le maintenir à distance et s'écria avec effroi :

— N'approchez pas.

Puis, se remettant de son émotion, elle ajouta avec un léger sourire qui la rendait plus exquise :

— Vous allez effrayer mes sujets.

M. de Jéchot comprit qu'elle avait peur de lui, peur de son amour, et qu'il lui fallait agir avec beaucoup de délicatesse pour ne pas l'effaroucher.

— Ne craignez rien, affirma-t-il. Je ne leur veux pas de mal. Au contraire.

Toute tremblante, elle murmura :

— Pourquoi êtes-vous revenu ?

— Il fallait que je vous parle.

— Nous n'avons plus rien à nous dire.

— Peut-être est-ce vrai pour vous ; c'est inexact en ce qui me concerne. La dernière fois que nous nous sommes vus, nous nous sommes séparés trop vite. Une explication me paraît nécessaire.

— Elle ne changerait rien au présent.

— Peut-être modifiera-t-elle l'avenir.

Mlle de Kerreval regarda Pierre avec intensité. Une seconde l'expression mélancolique de ses yeux disparut, mais elle revint presque aussitôt.

Avec fermeté, M. de Jéchot commença :

— J'ai appris l'annonce de votre mariage. Si votre mère vous avait imposé librement cette union, je ne me révolterais point, mais je refuse de m'incliner devant la pression déloyale du régisseur, qui cherche uniquement à mettre la main sur vos biens.

— Vous le connaissez mal et rien ne vous autorise à le juger.

— Allons donc ! Cet homme était l'ami du capitaine de Kerreval. Il pourrait être votre père. En exploitant votre affection filiale, il commet un abus de confiance. Osez donc soutenir le contraire ?

Suzanne cacha sa tête dans ses mains et gémit doucement :

— Partez, je vous en supplie ! Ne m'enlevez pas mon courage !

Pierre était prêt à la lutte. Il avait numéroté ses arguments et s'apprêtait à les faire valoir avec éloquence. Cette attitude le dérouta.

A quoi bon exposer la voix de la raison devant une fillette qui la connaît parfaitement, mais qui refuse de l'entendre ?

Il reprit, en cherchant ses mots :

— Pardonnez-moi... J'ai peur que la vie vous meurtrisse. Vous acceptez de vous sacrifier à votre mère, soit... Mais êtes-vous sûre que cette solution unique assurera son bonheur ? L'homme assez vil pour prétendre aujourd'hui à votre main ne bornera pas là son ambition. Attendrez-vous qu'il vous ait mis sur la paille toutes les deux pour vous insurger contre lui ? Que deviendra M^{me} de Kerreval réduite à la misère ? Vos remords n'y changeront rien : il sera trop tard. N'est-ce point alors que vous me reprocheriez de n'avoir pas tenté l'impossible pour vous ouvrir les yeux ?

— Le notaire doit venir demain pour le contrat de mariage.

— Un gremlin sait tourner la loi. Il ne reculera pas

devant le crime... Ah! je voudrais vous faire comprendre... Et puis non! Vous avez raison. Tout cela ne compte pas. La vérité est plus simple. Je ne peux pas vivre sans vous, Suzanne. Depuis que je vous ai vue, pour la première fois, il n'y a eu chez moi aucune pensée, aucune action à laquelle vous ne soyez étroitement mêlée. Vous êtes devenue l'unique but de mon existence. Si je devais renoncer à vous je ne serais plus qu'un corps sans âme. N'aurez-vous point pitié de moi?

La jeune fille, bouleversée par cet appel, leva vers Pierre un pauvre visage tout humide de larmes. Elle balbutia :

— C'est mal de me confier votre peine, mon ami. Ma décision n'en est que plus douloureuse. J'espérais que vous m'oublieriez.

— Vous oubliez? M'en avez-vous réellement cru capable?

M^{lle} de Kerreval garda le silence avec embarras. Pierre s'exalta soudain :

— Ainsi vous m'avez sacrifié délibérément. Moi, pendant ce temps-là, je ne songeais qu'à votre bonheur. Et sachant que l'état de votre mère constitue votre principale préoccupation, j'ai recherché un moyen de l'améliorer. Le hasard m'a servi. Vous m'avez déclaré un jour qu'une violente émotion pouvait la guérir. Peut-être serai-je bientôt amené à tenter l'expérience.

— De quoi s'agit-il? demanda précipitamment Suzanne.

— J'éprouve quelques scrupules à vous en parler

maintenant, fit monsieur M. de Jéhot soudainement calmé.

— Vous en avez trop dit, ou pas assez.

— Si vous aviez confiance en moi, comme les choses seraient plus simples.

— C'est vous qui n'osez pas me révéler vos projets.

Mis au pied du mur, le jeune homme se décida :

— Raoul a connu jadis votre père. Il croit qu'on s'est trompé en le signalant comme mort, alors qu'il était seulement disparu. L'année dernière, il a rencontré un infirme qui ressemblait étrangement au capitaine de Kerreval et dont on ignorait le passé. Il est parti le chercher.

— Quoi? Mon père... vivant?

— Oh! dans un état lamentable. Mais peut-être, en s'occupant de lui, pourrait-on lui rendre la raison. Car il s'agit d'une pauvre épave...

La jeune fille ne paraissait plus entendre. Elle répétait avec joie :

— Mon père vivant!

— Vous voyez qu'il ne faut rien précipiter, reprit M. de Jéhot. Même s'il s'agit d'une erreur, ce qui est toujours possible, votre mère peut retrouver son équilibre en le voyant. Laissez-moi tenter l'épreuve. Attendez jusque-là pour vous sacrifier et reculez votre mariage à une date indéterminée. Je ne vous demande pas plus pour l'instant. Ensuite, vous ferez ce qu'il vous plaira. Laissez-moi courir cette chance.

— Mon ami! Comment vous remercier!

— Chut! Pas ce mot-là. Vous patienterez?... Promis?

Suzanne fit un signe de tête affirmatif. Son regard était illuminé.

— Alors je me sauve. Vous verrez que je ferai votre bonheur malgré vous.

Et comme la petite fée aux cheveux d'or lui tendait la main dans un élan spontané, il se pencha sur la fine menotte pour l'effleurer de ses lèvres avec dévotion.

CHAPITRE IX

ATTENTE

Suzanne avait une nature trop franche pour dissimuler entièrement son état d'âme.

Lorsqu'elle entra le soir dans la salle à manger pour le dîner, son visage rayonnait. Sa mère, perpétuellement absorbée par le souvenir de l'absent, qui demeurerait chez elle à l'état d'obsession permanente, ne s'en aperçut point.

M. Jolliet, par contre, remarqua immédiatement le changement survenu dans la physionomie de la jeune fille. Jamais il ne l'avait vue ainsi.

— Regardez comme votre enfant semble gaie, dit-il à la baronne.

— C'est la joie de son prochain mariage qui la métamorphose, répondit simplement Mme de Kerreval.

La régisseur ne répondit point. Il savait que Suzanne avait accepté cette union sans enthousiasme, mais seulement par respect filial. Il fallait chercher ailleurs la cause de cette transformation.

La châtelaine reprit, suivant son idée :

— Ce cher Maxime m'avait affirmé, l'autre nuit, qu'en vous épousant ma fille serait heureuse. Ah ! j'ai beaucoup de chance qu'il ne m'ait pas abandonnée et qu'il vienne me rendre visite depuis sa fin glorieuse !

— Mais, maman, êtes-vous certaine qu'il a été tué ? interrogea soudain M^{lle} de Kerreval.

— Quelle question saugrenue ! protesta la baronne.

— Avez-vous vu son cadavre ? Savez-vous seulement où il est enterré ?

— Non. Mais j'ai été avisée par l'autorité militaire...

— Une erreur a pu être commise. On l'a considéré comme mort parce qu'il était porté disparu...

— C'est la même chose.

— Du tout. Dans un cas, on a une certitude. Dans l'autre, tous les espoirs sont permis... Voyez-vous qu'il reparaisse prochainement au château ?

— Ne blasphème pas !

— Enfin vous seriez contente de le revoir ?

La vieille dame haussa les épaules et garda le silence. Cette éventualité lui paraissait inadmissible.

Lorsque Suzanne, qui fixait ardemment sa mère en lui parlant, détourna la tête, elle vit le regard scrutateur du régisseur braqué sur elle.

M. Jolliet sentait qu'un danger menaçait sa petite combinaison ; il s'efforça d'en préciser la nature et l'importance. Ce fut lui qui insista pour faire parler la jeune fille :

— Avez-vous donc quelque motif d'envisager cette éventualité ? demanda-t-il.

M^{lle} de Kerreval éluda la question :

— Le retour de mon père remettrait tout en ordre. Voilà pourquoi je le souhaite ardemment.

— N'ai-je pas remplacé l'absent de mon mieux ?

Suzanne fit une petite moue :

— Comme administrateur, c'est possible. Comme père, je l'admets à la rigueur. Mais je n'arrive pas à me persuader que, s'il vivait, il m'eût obligée à vous épouser.

— Pourtant votre mère vous a raconté...

— Croyez-vous qu'il soit bien opportun d'invoquer un semblable argument ?

M. Jolliet sentit qu'elle n'était pas dupe de ces manifestations fantomatiques et qu'il valait mieux ne pas insister sur ce point. La châtelaine vint à temps le tirer d'embarras :

— Si mon mari n'était pas mort, son âme ne viendrait pas me rendre visite.

Prise au dépourvu tout d'abord par ce raisonnement d'apparence inattaquable, Suzanne trouva presque aussitôt la riposte :

— Vous savez bien, maman, que chez certains hommes vivants, doués d'une forte personnalité, on a constaté des phénomènes de transmission de pensée. Mon père ne s'efforce-t-il pas de vous suggestionner du fond de la retraite dans laquelle il demeure depuis la guerre ?

— En ce cas, ses avis n'en ont que plus de valeur, affirma le régisseur.

— Telle n'est pas mon opinion, protesta la jeune fille. Il peut se produire des erreurs d'interprétation.

Je tiens à en avoir le cœur net. Dès demain je solliciterai une enquête sur les conditions dans lesquelles le capitaine de Kerreval a disparu. Ensuite seulement je songerai au mariage.

Le régisseur sursauta. Cette fois il était fixé. Quelque chose de nouveau était survenu dans la vie de sa fiancée. Le changement opéré chez cette dernière était trop considérable et trop soudain pour ne point avoir une cause récente et sérieuse. Suzanne parlait avec une autorité qui ne lui était pas habituelle ; ses yeux avaient perdu leur expression résignée.

M. Jolliet sentit qu'il s'était trompé en considérant la partie comme gagnée. Quelqu'un s'était mis en travers de ses projets et organisait la résistance contre lui. On avait réussi à persuader la jeune fille qu'elle devait réagir. Mais cette attitude ne durerait pas. Il suffirait d'une surveillance sérieuse pour identifier l'adversaire. Ensuite le triomphe serait rapide.

La vérité fut facile à découvrir.

M. le curé avait raconté dans le village l'histoire du généreux bienfaiteur qui lui avait remis un billet de cent francs pour ses pauvres en s'informant de la date à laquelle aurait lieu le mariage de la petite châtelaine.

Très rapidement elle parvint aux oreilles du régisseur, qui devina la visite de M. de Jéchet. Sans aucun doute, ce jeune homme avait eu un entretien avec Suzanne et l'avait encouragée à la rébellion. Peut-être même avait-il inventé la légende sur laquelle M^{lle} de Kerreval paraissait faire fond et concernant le retour éventuel de son père. M. Jolliet se rappelait, en effet, que le frère de Pierre avait

combattu aux mêmes endroits que le défunt.

A partir de ce jour-là, il donna des instructions très sévères aux gardiens qui logeaient à la grille du parc pour que l'entrée soit sérieusement contrôlée. Le ménage Arlan fut réduit à sa mission de surveillance. On l'employait ailleurs dans la journée : la femme comme lingère, l'homme comme jardinier ; ils furent remplacés tous deux dans leurs autres fonctions.

Le régisseur négligea momentanément les principaux devoirs de sa charge pour rôder dans le parc. Il venait continuellement au pavillon du garde s'assurer qu'aucun étranger n'en avait franchi le seuil et s'efforçait de suivre discrètement sa fiancée pour surprendre quiconque tenterait de l'approcher subrepticement.

Mlle de Kerreval, en s'apercevant de ces différents changements, devina bien vite le motif qui les provoquait. Sa résolution, au lieu d'en être ébranlée, s'en accrut. Les paroles de Pierre lui avaient ouvert les yeux. Où s'arrêterait l'emprise de M. Jolliet sur sa mère et sur elle-même si elle n'y mettait bon ordre ? Les mesures prévues par M. Jolliet pour l'isoler du monde extérieur et la contraindre à céder confirmaient ses pires appréhensions.

Mais elle ne perdait pas son temps.

Avec une patience et une ténacité admirables, elle revenait sans cesse devant sa mère sur la fin mystérieuse du capitaine, sur les probabilités d'erreur, préparant ainsi la malheureuse femme au retour éventuel de son mari.

— Personne ne peut affirmer qu'il est mort, répétait-elle à chaque occasion. Rien ne s'oppose donc à ce qu'il soit vivant.

Mais les jours passèrent sans que l'événement annoncé par Pierre se réalisât. En Belgique, les recherches pour retrouver l'infirme n'avaient pas abouti. Raoul, désolé de son échec, avait dû aviser son frère, qui n'osait pas communiquer sa déception à Suzanne.

Le recteur avait retiré la publication des bancs. On lui avait dit que la date de la cérémonie était reculée et qu'il serait avisé ultérieurement de la nouvelle date fixée. M. Jolliet avait lui-même pris cette sage décision, sentant bien qu'en voulant brusquer les choses il aboutirait uniquement au scandale : M^{lle} de Kerreval était trop surexcitée pour qu'il se risquât à la heurter de front.

Mais cette combativité s'atténua à mesure que le temps s'écoulait. Le régisseur suivait attentivement sur la physionomie de la jeune fille l'évolution lente qui se produisait.

Suzanne n'avait aucune nouvelle de Pierre. Il avait sollicité un délai pour « courir sa chance ». Or son silence était l'indice d'un échec.

Alors M^{lle} de Kerreval commença à perdre son enthousiasme.

Certes, il lui en coûtait de voir s'envoler ses belles illusions. Elle s'efforçait de s'y raccrocher le plus possible. Mais ses raisonnements manquaient de conviction.

Elle avait aimé M. de Jéchoy dès le premier soir où

elle l'avait vu. Sa petite âme romantique, nourrie de lectures, mais privée de contact avec la vie réelle, avait considéré le voyageur introduit au château comme un envoyé de la Providence pour donner à ses rêves une forme matérielle.

Tout de suite elle lui avait donné la première place dans ce monde imaginaire au milieu duquel elle évoluait. Lorsqu'il avait parlé du Prince Charmant, il avait sans le savoir exprimé tout haut ce que la jeune fille pensait tout bas.

Suzanne menait en quelque sorte deux existences parallèles : l'une réelle, auprès de sa mère, l'autre créée par ses aspirations et ne reposant sur aucune base solide. Mais elle établissait parfaitement la différence entre les deux et s'arrangeait pour ne pas les mettre en opposition.

Lorsque M. de Jéchet avait été congédié, elle ne s'en était point préoccupée outre mesure : il était tout naturel qu'il s'en allât. Son souvenir demeurerait vivace dans le cœur de la jeune fille qui espérait inconsciemment son retour. Aussi n'avait-elle pas été surprise de le voir revenir.

En apprenant qu'il était venu la demander en mariage, elle s'était sentie défaillir de bonheur. Mais la réaction de la baronne l'avait rappelée durement à la réalité. Immédiatement elle n'avait songé qu'à éviter un conflit entre les deux êtres qu'elle aimait le plus au monde.

Et Pierre était parti une seconde fois.

Qu'importait cette nouvelle séparation ! L'imagination de Suzanne était assez puissante pour la persua-

der que son Prince Charmant allait revenir à nouveau. Nè lui avait-il point apporté ces quatre perruches ? Elle les emmenait partout avec elle et ne pouvait plus s'en séparer.

Et, puisque M. de Jéchet était arrivé au château tandis qu'elle chantait « J'ai pleuré en rêve... », elle fredonnait inlassablement cet air, espérant que le même miracle se réaliserait.

Sa quiétude n'avait pas été de longue durée. Le régisseur, en apprenant qu'on était venu demander la main de M^{lle} de Kerreval, s'était résolu à hâter le mariage envisagé. Il avait réussi à persuader la baronne que la publication des bans ne pouvait plus être retardée.

Suzanne s'était résignée à l'inévitable. Puisque sa mère voulait qu'elle soit la femme de M. Jolliet, elle lui obéirait. Son esprit planait bien au-dessus de ces vagues contingences. Elle aimait Pierre et personne n'y pouvait rien. Il lui suffisait de penser à lui pour être heureuse.

Alors le miracle s'était réalisé. Le jeune homme lui était apparu dans son « palais ». Il avait détruit les arguments qui lui avaient fait accepter avec docilité les exigences du régisseur. Elle avait senti chez M. de Jéchet une telle affection qu'elle en avait été tout imprégnée. Brusquement il lui était apparu qu'au lieu d'un mirage consolateur son bonheur pouvait devenir un fait accompli.

Avec une ardeur nouvelle, elle s'était employée à suivre les directives de Pierre, à livrer bataille contre Jolliet. Le retour de son père n'était-il pas à ce prix ?

Petit à petit, elle découvrit tout ce qu'un tel projet avait de chimérique et d'irréalisable. Retrouver le capitaine de Kerreval, que l'on croyait mort non sans de sérieuses raisons, après dix-huit ans d'absence et de silence ! Rendre à la baronne toute sa lucidité ! Épouser un mari qu'elle aimerait et qui l'entourerait de sa fervente tendresse au sein d'une famille enfin réunie ! Autant de fols espoirs que les faits se chargeraient de démentir.

Et petit à petit ce fut l'effondrement. Suzanne comprit qu'elle avait visé trop haut, qu'elle pouvait souhaiter tout cela sans y croire, mais qu'elle avait eu le tort, précisément, de ne point continuer à séparer sa vie spirituelle et les possibilités pratiques.

Ses yeux perdirent l'éclat extraordinaire qui les animait depuis que M. de Jéchot était venu lui confier ses intentions et lui rappeler son amour ; ils reprirent progressivement leur expression mélancolique. Ses affirmations touchant l'existence de son père devinrent moins fréquentes et moins ardentes. Sa résistance aux sollicitations de la baronne pour qu'elle se décidât à épouser le régisseur diminua.

Elle ne songea même plus à chanter.

Lorsque Pierre revint dans le pays, désesparé par le retour de son frère qui n'avait pas pu retrouver Vincent, il arrêta son auto devant la grille du parc et voulut entrer dans la propriété.

Immédiatement, il se heurta au gardien, qui lui déclara en réponse à sa demande :

— M^{me} la baronne ne reçoit pas. J'ai des ordres formels.



Il comprit qu'on avait renforcé la surveillance du domaine et que M^{lle} de Kerreval avait dû commettre quelque imprudence.

A tout hasard, il fila jusqu'à la petite porte du fond et tenta de la pousser. Par bonheur, elle était ouverte. Il la referma derrière lui et se mit à courir comme un fou, tout en inspectant attentivement les allées pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait aucun gêneur.

Chose curieuse, il s'orienta mieux que la première fois et ne tarda point à déboucher à l'entrée du labyrinthe.

Là, il avança encore un peu, puis s'arrêta pour écouter. Il espérait entendre la voix cristalline de Suzanne, qui lui avait causé, à plusieurs reprises, une impression tellement délicieuse.

Mais tout demeurerait silencieux.

Au bout d'un moment assez long, il reprit sa marche en avant et parvint au dernier massif dont les branches peu serrées permettaient de voir ce qui se passait dans le belvédère.

La tête cachée dans ses bras qui reposaient sur la table, devant les quatre perruches en cage, M^{lle} de Kerreval sanglotait éperdument.

CHAPITRE X

ANGOISSES

Suzanne s'apprêtait à sortir dans le vestibule lorsqu'elle aperçut la silhouette de M. Jolliet qui traver-

sait le hall. Comme elle ne tenait pas à le rencontrer, elle eut un mouvement de recul et se préparait à refermer la porte quand elle entendit Aslan interpeller le régisseur.

Il paraissait essoufflé et en proie à une certaine émotion.

— Monsieur ! Monsieur ! s'écria-t-il.

— Quoi donc ? interrogea vivement le gérant qui s'attendait toujours à voir paraître Pierre dans les environs.

— Monsieur ! c'est un homme... Un chemineau... Un vagabond...

Déjà rassuré en apprenant que ses craintes étaient vaines et que M. de Jéchet, après une récente tentative pour voir la baronne de Kerreval, semblait avoir renoncé à entreprendre une nouvelle démarche, M. Jolliet gronda :

— Après ?

Le gardien n'arrivait point à s'exprimer tant il semblait bouleversé. Enfin il bégaya :

— Cet inconnu ressemble tellement à feu M. le baron !

Le régisseur devint apoplectique :

— Amenez-le-moi, ordonna-t-il... Ou plutôt non. Je vous accompagne.

Il se précipita derrière Aslan en demandant :

— Où l'avez-vous fait entrer ?

— Je l'ai laissé à la grille.

— Pourvu que nous l'y retrouvions !

La jeune fille, intriguée par le début de l'entretien, avait écouté la suite de la conversation. Son cœur bat-

tait à grands coups dans sa poitrine. Les événements annoncés par celui qu'elle aimait allaient-ils donc se réaliser ?

Lorsqu'elle vit le vestibule désert, son premier geste fut de courir derrière les deux hommes pour aller plus vite auprès de celui qui pouvait être son père.

Puis elle craignit la réaction de M. Jolliet et s'efforça de se maîtriser pour mieux approcher le vagabond. Elle se glissa dehors sans faire de bruit, fit un crochet pour gagner une petite allée dissimulée aux regards et se dirigea vers l'entrée du parc.

Le régisseur était trop préoccupé par la nouvelle qu'on venait de lui apprendre pour regarder derrière lui. Les précautions de Suzanne étaient donc vaines. Pourtant, lorsqu'elle atteignit la grille par un chemin de ronde, elle sentit un regard inquisiteur se poser sur elle.

Mais il n'y avait pas de chemineau.

A la mine de son fiancé, elle devina que l'inconnu avait disparu pendant qu'Aslan était absent. Sa présence gênait visiblement les deux hommes, car ils saisirent un prétexte futile pour remonter vers le château; non sans que le portail eût été préalablement fermé et cadénassé.

Désolée, M^{lle} de Kerreval s'achemina vers le labyrinthe.

Elle n'y était pas retournée depuis plusieurs jours, alors que, harcelée par sa mère, elle avait consenti à fixer définitivement la date du mariage. Une fois cette détermination prise, elle s'était réfugiée dans son « palais » pour y pleurer à son aise.

Or elle avait entendu soudain un bruit de pas précipités : quelqu'un s'était approché d'elle sans qu'elle entendit et se sauvait rapidement.

Sans doute s'agissait-il de M. Jolliet, venu pour l'espionner. Que deviendrait-elle s'il ne respectait plus ce refuge ? Tenant à en avoir le cœur net, elle s'était élancée pour rejoindre l'indiscret, mais elle n'y avait point réussi.

Elle songeait à tout cela en suivant lentement une petite allée lorsqu'un homme déboucha soudain devant elle, les vêtements en loques, le visage ravagé, et la fixa avidement.

A son apparence, Suzanne devina le chemineau annoncé précédemment par Aslan. Elle surmonta vaillamment sa frayeur pour l'examiner après s'être arrêtée.

Ne connaissant son père que par les portraits et les photographies dont le château était plein, elle pouvait difficilement juger de la ressemblance. Mais son cœur ne s'y trompa point. Elle murmura :

— Papa !

Ce pouvait être un appel de protection ou un cri de joie. L'inconnu tressaillit, mais il ne bougea point. Aucun élan ne le précipita vers la jeune fille. Il hésita longuement, puis, prenant une soudaine décision, il se précipita dans les taillis et disparut sous bois.

Mlle de Kerreval demeura perplexe. Une ivresse soudaine s'emparait de tout son être. Elle se sentait pleine d'une affection débordante pour ce malheureux. Mais comment lui venir en aide ? L'appeler, le conduire au château, c'était le livrer à M. Jolliet. Quelle

serait l'attitude du régisseur ? Rien moins que bienveillante, évidemment, à en juger par sa nervosité lorsqu'il avait appris la présence à la grille d'un vagabond qui ressemblait au défunt.

Effectivement, le gérant avait réuni dans le hall les domestiques qu'il savait plus particulièrement dévoués à sa personne. Là, des instructions avaient été données pour que, dans le plus grand secret, on organisât une battue dans le parc. Il fallait s'emparer le plus tôt possible de cet individu suspect, dont on ignorait les intentions et qui, d'après Aslan, semblait animé de mauvaises intentions.

Pour réfléchir à l'extraordinaire situation créée par l'arrivée de l'infirmes dont M. de Jéchet lui avait appris l'existence, M^{lle} de Kerreval finit par gagner le labyrinthe, oubliant cette fois les perruches qui folâtraient dans la volière.

D'un seul coup, tous les espoirs lui revinrent. Elle se reprocha d'avoir manqué de persévérance. Le programme de Pierre semblait vouloir se réaliser. Mais pourquoi ce dernier ne donnait-il pas de ses nouvelles ? Pourquoi n'était-ce pas lui qui amenait cet homme dont la ressemblance avec le défunt était flagrante ?

Alors seulement elle comprit que peut-être les événements s'étaient succédé dans un ordre différent de celui prévu par l'élu de son cœur. Peut-être même ignorait-il actuellement le sort de celui qu'il prenait pour le capitaine de Kerreval.

Le plus urgent était donc de l'avertir et de lui demander secours.

Une fois cette décision prise, elle se dirigea vers le

fond du parc, vers la petite porte où elle avait accompagné Pierre lors de son séjour au château. Son but était de téléphoner au garagiste de Loudéac et de lui demander des nouvelles de son client.

Il fallait une circonstance exceptionnelle pour la décider à accomplir une démarche aussi insolite. Mais le remords de ne pas avoir eu plus de confiance en M. de Jéhot décuplait son énergie. Le moment était grave. Elle le pressentait. Aussi ne s'embarrassait-elle plus des convenances.

Au bureau de poste, on lui indiqua comment trouver l'adresse qu'elle voulait et aussi le moyen d'utiliser l'appareil, car jamais elle n'avait eu l'occasion de s'en servir.

La personne qui lui donna la réplique au bout du fil se montra fort aimable lorsqu'elle eut déclaré qu'habitant le château de Kerreval elle désirait l'adresse du voyageur qui avait eu un accident le mois précédent afin de lui expédier un objet oublié.

En possession de ce renseignement, elle expédia à *Mon Repos* un télégramme ainsi conçu :

« Inconnu présentant ressemblance avec capitaine Kerreval actuellement au château. Venez si possible. Suzanne. »

Instantanément, la jeune fille se sentit soulagée d'un grand poids. Elle comprit l'apaisement que donne dans la vie la certitude de pouvoir s'appuyer sur un être plus fort que soi et de recourir à lui quand le besoin s'en fait sentir. Or, jusqu'à présent, elle avait vécu repliée sur elle-même, seule, désespérément seule, sans un appui, sans un ami.

Tel était le sens de ses méditations en regagnant le

domaine. Elle avait gardé la clé de la petite porte et rentra par là, le cœur battant. Allait-elle maintenant retrouver l'homme qu'elle prenait pour son père ?

Cet espoir ne se réalisa pas. Par contre, elle croisa un des gardes-chasses qui semblait déployer une activité fébrile. Quelques mots furent échangés au passage : des salutations banales sans importance.

Pourtant Suzanne eut la conviction que la présence de ce garde n'était pas l'effet du hasard et que le régisseur avait donné des instructions pour que l'on mit la main sur le chemineau.

Une peur affreuse lui serra la gorge. Mais elle se rassura bien vite en se rappelant que Pierre allait venir à son secours.

Encore fallait-il qu'elle soit en état de le renseigner sur ce qui se passait au château.

Elle revint donc sur ses pas et interrogea le garde :

— Que faites-vous donc par ici ?

— Je... je pensais qu'il était bon d'entreprendre une ronde dans le parc.

— Les braconniers ont-ils donc l'audace de chasser jusque dans la propriété ?

— On ne sait jamais, mademoiselle.

— Pourtant il y a des murs et la grille est fermée. Votre présence serait plus utile là où il n'existe pas de clôture.

— J'exécute les ordres de M. Jolliet.

— Ah ! parfait !

M^{lle} de Kerreval avait appris ce qu'elle désirait savoir. On traquait le vagabond. On voulait le retrouver, mais sans que l'opération s'ébruitât.

Ses appréhensions lui revinrent plus vives que jamais. Si seulement elle pouvait rencontrer à nouveau ce malheureux et le prévenir du danger qui le menaçait !

Mais elle atteignit le château sans l'avoir revu.

La soirée fut pour la pauvre enfant un véritable calvaire. Elle tremblait de voir le régisseur obtenir un résultat dans cette chasse à l'homme. Sans se lasser, elle erra dans le parc pour surveiller ce qui se passait et pouvoir intervenir le cas échéant.

Finalement, elle alla se réfugier auprès de sa mère, qui tricotait dans la grande salle devant la cheminée. Il n'y avait plus de feu depuis longtemps, mais la baronne continuait à se tenir là par habitude.

— Vous devriez vous rapprocher de la fenêtre, lui dit Suzanne. Il fait encore grand jour dehors. Là, vous vous fatiguez les yeux.

— C'est vrai, reconnut M^{me} de Kerreval. Je n'y pense jamais.... Pour aujourd'hui, il est trop tard. On ne va pas tarder à se mettre à table.

La châtelaine rangea méthodiquement son ouvrage dans un sac de toile et regarda sa fille. Après une certaine hésitation, elle lui demanda :

— As-tu reçu une réponse à la lettre que tu as envoyée au ministère de la Guerre pour demander des détails sur la fin de ton père ?

— Non, maman. Ces enquêtes prennent généralement un certain temps. Il ne faut pas s'impatienter.

M^{me} de Kerreval poussa un soupir de regret :

— Si mon mari vivait encore ! murmura-t-elle.

Suzanne la regarda avec une joyeuse stupéfaction.

Ainsi l'éventualité qu'elle s'était efforcée de faire envisager par sa mère commençait à s'implanter. L'idée faisait son chemin. Le moment n'était-il pas venu de confier à la malheureuse femme, sinon toutes les raisons d'espérer, tout au moins la plus récente, celle qui datait d'aujourd'hui même.

La jeune fille crut plus sage d'attendre M. de Jéchot et d'en parler avec lui avant d'entreprendre quoi que ce soit.

Lorsque le régisseur parut pour le dîner, elle devina à sa physionomie soucieuse que les recherches demeureraient sans résultat. Mais sa joie fut de courte durée, car, au milieu du repas, Dominique vint annoncer :

— Aslan voudrait parler d'urgence à M. Jolliet.

Ce dernier se leva aussitôt, balbutia quelques excuses, ajouta qu'il finirait de manger plus tard et s'éloigna en toute hâte.

Il était tellement préoccupé qu'il ne remarqua point le visage décomposé de sa fiancée. Mlle de Kerreval avait immédiatement deviné le motif de ce dérangement, et son cœur s'était presque arrêté de battre. Pas une seconde elle ne douta qu'on avait capturé le malheureux chemineau auquel elle s'intéressait tant.

Elle aurait voulu s'élancer pour courir à son secours. Mais elle comprit qu'en quittant sa mère pour suivre le régisseur elle mécontenterait l'une et éveillerait inutilement la méfiance de l'autre. Aussi se contraignit-elle à l'immobilité jusqu'au moment où la baronne, une fois le dîner achevé, regagna la salle où elle se tenait habituellement.

Ensuite, elle rattrapa le temps perdu.

Tout d'abord elle s'approcha de la croisée et essaya de voir ce qui se passait autour du château. Mais sa vue était trop gênée par le rebord du fossé. Elle monta donc dans sa chambre pour observer plus aisément les alentours.

Le front collé à la vitre, elle s'efforça de distinguer ce qui se passait sous les arbres. Cette nouvelle tentative ne donna aucun résultat. Pourtant, à un moment donné, elle distingua une vibration insolite dans un buisson à l'endroit où s'amorçait l'avenue conduisant vers la grille.

Peut-être quelqu'un se cachait-il en cet endroit. Peut-être Pierre était-il déjà accouru à son appel et s'était-il posté là pour l'apercevoir.

Sa première idée fut d'ouvrir la fenêtre toute grande pour se montrer. Puis elle réfléchit que cette attitude pouvait amener M. de Jéhot à commettre quelque imprudence. Alors elle entr'ouvrit le battant et passa seulement son bras pour attirer le volet afin de le fermer. Sa main battit l'air comme si elle ne rencontrait pas le point d'appui qu'elle cherchait. La même manœuvre se répéta pour le second contre-vent.

Ce geste discret pouvait être considéré comme un faux mouvement ou comme un message d'amour, suivant la personne qui l'interpréterait.

Suzanne aurait voulu courir bien vite au dehors pour être enfin renseignée sur ce qui se passait et vérifier le buisson repéré. Était-elle victime de son imagination et de son espoir, ou quelqu'un se cachait-il véritablement dans le taillis ?

Au moment où elle se disposait à sortir, sa mère l'appela. Elle avait froid et l'envoya chercher un châle au premier, ainsi que plusieurs objets dont elle avait besoin.

Mlle de Kerreval perdit ainsi un temps précieux. La nuit tombait rapidement maintenant. Bientôt on n'y verrait plus clair du tout. Quoi qu'elle connût admirablement les moindres recoins du parc, la jeune fille n'aimait point s'y aventurer après le coucher du soleil. L'obscurité lui causait une terreur instinctive.

Pourtant Suzanne voulait savoir. Par un effort de volonté elle triompha de ses craintes. Le régisseur n'étant toujours pas rentré, elle franchit le pont-levis et traversa l'esplanade. La lune s'était levée, mais ses rayons ne donnaient qu'une médiocre clarté.

Peu rassurée, Mlle de Kerreval s'engagea dans l'avenue, puis, d'un élan, elle se jeta dans la taillis et revint vers le buisson qui l'intriguait.

Il n'y avait personne dans cette partie de la propriété.

Alors elle se dirigea vers la ferme. Il n'y avait que trois cents mètres à parcourir, mais, dans la nuit, le trajet lui parut interminable. Pas une seconde elle ne songea à rebrousser chemin. Puisqu'elle s'était trompée en croyant à l'arrivée de Pierre, elle n'avait plus que la ressource d'agir à sa place.

La mère Gillard, qui achevait de mettre tout en ordre avant de se coucher, fut stupéfaite de voir la jeune fille entrer à pareille heure dans la grande

salle où elle se tenait habituellement avec le personnel. Pareil fait ne s'était jamais produit.

— Bonsoir, mam'zelle lui dit-elle. C'est-y que, vous auriez besoin d'quelq'chose?

— Vous êtes seule?

— Dame! Les hommes ont trimé dur toute la journée. Ils sont allés se reposer.

Elle ne se rendait pas compte qu'elle se donnait autant de mal qu'eux pour les travaux qui lui étaient confiés.

Comme Suzanne ne disait rien, cherchant comment engager la conversation, elle ajouta:

— Y a qu'mon mari.... M'sieur Jolliet est venu le chercher.

— Pourquoi donc? fit M^{lle} de Kerreval en s'efforçant de conserver son sang-froid.

— Paraît qu'ils ont besoin de la petite grange, là-bas derrière.

— Tiens! Que veut-on en faire?

— J'en sais rien. M'sieur Jolliet s'est amené tout à l'heure. Il a d'mandé c'qu'on avait d'dans. Y reste not' provision d'foin. Alors il a d'mandé qu'on sorte c'qui nous fallait et qu'on lui donne la clé.

La jeune fille avait compris : on allait y enfermer le vagabond.

Cette perspective la tranquillisa. L'homme serait à l'abri et trouverait une botte de fourrage pour dormir.

La fermière interrompit sa méditation:

— Vous m'avez toujours pas dit c'qu'il vous fallait, mamz'elle.

— J'avais envie de boire un peu de lait, répondit paisiblement Suzanne. Vous en reste-t-il?

— Mais bien sûr!

La mère Gillard s'empressa de prendre un bol dans son buffet et de servir la petite châtelaine, qui prit congé avec force remerciements.

Suzanne alla embrasser sa mère, gagna sa chambre et se jeta sur son lit sans se déshabiller, en soupirant :

— Pourvu que Pierre arrive demain!... Et s'il était parti pour un long voyage!...

A cette seule idée, un frisson la secoua. Mais elle réagit courageusement et ajouta :

— Non! Il m'aime trop pour m'avoir abandonnée. En ce moment, il a reçu mon télégramme, il se prépare à venir et il pense à moi comme je pense à lui.

Cet acte de foi lui rendit toute sa confiance.

CHAPITRE XI

LE COURS DU DESTIN

Il y avait trois heures que M^{lle} de Kerreval avait éteint sa bougie pour songer à M. de Jéchot plus intensément. Lorsqu'elle entendit sonner minuit, elle fut stupéfaite de constater que le temps avait passé si vite et prit enfin le parti de se déshabiller pour se coucher et dormir.

Et puis elle pensa au malheureux qui se morfondait

là-bas dans la grange et qu'on avait enfermé..., peut-être attaché.

En évoquant cette dernière éventualité, une profonde compassion s'empara d'elle.

Au fait, pourquoi n'irait-elle pas lui rendre visite à l'insu de tous ?

Sans trop se demander si elle mettrait ce projet à exécution, elle se leva et alla prêter l'oreille derrière la porte. Tout paraissait sommeiller. Elle entr'ouvrit le battant, se glissa dans le couloir et se disposa à descendre l'escalier.

A ce moment, le grincement d'une charnière la fit tressaillir. Elle se jeta dans un renfoncement entre deux vieilles armoires. Allait-elle voir surgir le pseudo-fantôme que sa mère lui avait décrit à plusieurs reprises et dont elle connaissait la véritable identité ?

C'était bien M. Jolliet qui entreprenait une promenade, mais cette fois il était vêtu normalement, comme un simple civil parfaitement en vie. Suzanne le reconnut lorsqu'il passa devant la fenêtre éclairée par un rayon de lune. D'ailleurs, elle s'en doutait bien. Qui donc, à part lui, pouvait rôder dans le château à pareille heure ?

Il paraissait à cent lieues de se savoir espionné. Néanmoins son visage crispé trahissait les sombres pensées qui l'agitaient. Mlle de Kerreval fut épouvantée de lui voir un mauvais regard qu'elle ne lui connaissait pas. Il se montrait habituellement jovial et bon enfant, dissimulant sous une apparence débonnaire la méchanceté profonde de sa nature vile.

Ignorant qu'on l'observait, il avait jeté son masque et se révélait sous son vrai jour. Suzanne comprit à quel point elle s'était trompée en le considérant seulement comme un homme adroit, employant les moyens les plus variés pour atteindre un but qui, jusqu'alors, lui avait paru honorable : la prospérité du château.

Maintenant, les accusations de Pierre lui revenaient à l'esprit. M. de Jéhot avait vu juste en soupçonnant ce personnage d'abus de confiance. Heureusement qu'il était intervenu à temps pour l'empêcher de faire une bêtise !

Le régisseur descendit l'escalier, traversa le vestibule et déverrouilla la porte. L'opération fut longue : il y apportait un soin méticuleux. Certainement il tenait à ne pas être surpris.

Une fois dehors, il se dirigea vers la ferme.

Alors la jeune fille, qui l'avait suivi de loin, en se dissimulant de son mieux, comprit qu'il avait eu la même idée qu'elle : aller rendre visite à l'homme enfermé dans la grange.

Elle le crut, du moins, jusqu'au moment où il arriva devant le bâtiment en question. Là, elle le vit se livrer à une singulière besogne.

Le fermier avait sorti dehors plusieurs bottes de fourrage et les avait posées contre le mur. M. Jolliet les transporta contre la porte. Puis, lorsqu'il eut terminé cette première partie de son programme, il tira un briquet de sa poche et l'alluma.

Mlle de Kerreval eut soudain l'atroce vision du crime qui allait s'accomplir sous ses yeux. Déjà la

paille s'enflammait. Bientôt elle communiquerait le feu à la porte de bois qui fermait la grange. Dans ce bâtiment, il y avait encore d'autres matières combustibles qui seraient consumées ensuite.

Et à l'intérieur il y avait un homme : un chemineau qui dormait sans doute, qui, en tout cas, ne pouvait pas s'échapper, et qui allait être brûlé vif. Peut-être même cet homme était-il son père.

La jeune fille eut un cri qui retentit tragiquement dans le silence de la nuit :

— Au secours ! A l'assassin !

Le régisseur se retourna, les yeux hagards. Il avait pourtant inspecté soigneusement les environs en venant et se croyait bien seul. Cette présence soudaine d'un témoin qu'il n'avait pas soupçonné lui fit perdre la tête.

— Au secours ! appela encore Suzanne.

M. Jolliet reconnut sa voix. Déjà il se trouvait à côté d'elle sans qu'elle ait songé à s'enfuir. Elle n'avait plus peur pour elle. Elle ne pensait à rien d'autre qu'à sauver ce malheureux vagabond endormi dans la grange.

Mais elle n'eut pas le temps de se faire entendre à nouveau. Le misérable s'était rué sur elle et l'avait saisie à la gorge pour la réduire au silence. Qu'importait une victime de plus ou de moins au point où il en était. Le principal était de supprimer tous ceux qui lui barraient la route. Or Mlle de Kerreval devenait pour lui un danger redoutable : il n'avait pas autre chose à tenter que de la supprimer.

Elle lui échappa cependant et courut vers les

fourrages en flammes pour tenter de les éteindre. Mais il la rejoignit au moment où elle essayait imprudemment d'écraser avec son pied les herbes brûlantes.

Vainement, cette fois, la jeune fille essaya de se dégager de l'étreinte qui la serrait. Elle sentit l'air lui manquer et ses forces l'abandonner...

Le régisseur n'eut pas le temps d'achever son crime. Il reçut sur la tête un coup formidable qui lui fit lâcher prise.

Suzanne avait encore assez de lucidité pour reconnaître son sauveur. La lueur de l'incendie qui se développait l'éclairait en plein visage.

— Pierre ! s'écria-t-elle...

Et, oubliant déjà le danger qu'elle avait couru pour ne plus songer qu'à l'homme enfermé dans le bâtiment embrasé, elle ajouta :

— Il faut le sauver, lui ! Qu'on éteigne le feu !

M. Jolliet voulut s'interposer. Une bourrade l'envoya rouler dans le foin qui se consumait. Il poussa un rugissement de douleur.

Heureusement, les appels de la jeune fille avaient été entendus. On accourait de la ferme. Gillard et ses valets furent d'abord stupéfaits du spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Que faisaient là M^{lle} de Kerreval et cet inconnu, tandis que la porte de la grange commençait à s'enflammer ? Ils s'empressèrent d'abord auprès du régisseur, qui hurlait, et le tirèrent du brasier. Puis ils s'employèrent à éteindre les vêtements du misérable, que l'on transporta dans la ferme. Enfin ils s'attaquèrent au sinistre.

Avec des outils de fer, bravant l'asphyxie, ils

parvinrent à écarter les foin qui flambaient et à dégager la porte à demi consumée.

M. de Jéchot avait compris ce qui se passait. Les quelques mots prononcés par Suzanne avaient suffi à le fixer. Remettant à plus tard les explications, il alla prêter main forte aux paysans qui luttaien contre l'incendie.

Certes, il avait une envie folle de serrer la jeune fille dans ses bras, de s'assurer plus longuement qu'elle n'avait pas été sérieusement touchée. Mais un devoir plus urgent, plus impérieux, lui était dicté par celle-là même dont il voulait assurer le bonheur. Sans hésiter, il se jeta dans la fournaise pour en retirer l'autre victime du régisseur.

Déjà, on apportait des seaux d'eau qui furent jetés sur le brasier. Par bonheur, le vent soufflait dans la direction opposée à l'entrée de la grange, ce qui facilita la tâche des courageux sauveteurs. Après un quart d'heure d'efforts, ils vinrent à bout des flammes et défoncèrent la porte fortement endommagée.

Un homme surgit au milieu d'eux, venant de l'intérieur. Des morceaux de cordes pendaient de ses bras et de ses pieds. Tous les assistants le regardèrent avec stupeur :

— Le baron de Kerreval ! s'écria Gillard.

Suzanne, surmontant la souffrance qu'elle ressentait à la gorge, était demeurée debout vaillamment, pour encourager ses gens. Elle joignit les mains et se précipita au-devant du rescapé. Mais elle avait trop présumé de ses forces et s'évanouit au moment où il arrivait auprès d'elle.

Il la reçut inanimée dans ses bras en balbutiant :
— Ma fille !



A l'aube, tous les acteurs de cette tragédie étaient réunis dans la grande salle de la ferme... Tous, sauf M. Jolliet, qu'on avait transporté dans une chambre voisine, fortement endommagé.

M^{lle} de Kerreval, assise dans un grand fauteuil, tout endolorie, avait à ses pieds, d'un côté son père, de l'autre M. de Jéchot, chacun lui tenant une main.

La mère Gillard leur avait donné l'hospitalité pour ne pas troubler avant la fin de la nuit la quiétude du château. Elle et son mari regardaient avec étonnement, mais aussi avec joie, leur maître reparu subitement à leurs yeux après dix-huit ans d'absence, alors qu'on le croyait mort depuis longtemps.

— Il me semble que je m'éveille d'un long rêve, dit lentement le baron. Je me revois encore hier en pleine mêlée. Puis je ne me souviens plus de grand'chose : j'étais dans les champs, au milieu de cultivateurs comme vous, et je cherchais mon nom sans le trouver. Tout cela flotte dans mon esprit comme un cauchemar, sauf le visage de l'homme qui est venu me rappeler qui j'étais. A partir de ce moment, la mémoire m'est revenue progressivement. Je me suis mis en route pour retrouver mon château. J'ai marché.... J'ai marché.... J'étais bien las quand je me suis présenté à la grille du château. Aslan m'a dit d'attendre. Je n'en ai pas eu la patience et je suis en-

tré dans le parc. Là, j'ai rencontré une jeune fille. Je l'ai reconnue. Plus exactement, j'ai reconnu sa mère quand elle avait vingt ans. Et les souvenirs se sont pressés en foule dans mon cerveau, jusqu'au moment où des hommes que je ne connaissais pas se sont jetés sur moi et m'ont ligoté.

Le malheureux cessa de parler un moment, puis il reprit :

— On m'a d'abord laissé dans un coin, puis on m'a enfermé dans la grange. J'étais tellement fatigué que je me suis endormi aussitôt. Je savais que j'étais chez moi.

« Une quinte de toux m'a réveillé. J'ai senti la fumée. J'ai vu les flammes. Alors j'ai compris que la maison brûlait, et j'ai réuni mes dernières forces pour faire sauter mes liens. Heureusement, on avait oublié une faux dans un coin. Je l'avais repérée en entrant, mais je n'avais pas songé à l'utiliser : je tombais de sommeil. En me coupant sérieusement, j'ai réussi à me délivrer. Au dehors, on s'efforçait d'ébranler la porte. Dès que j'ai eu la place pour passer, je me suis sauvé.

« A ce moment-là, je me sentais en possession de tous mes moyens. Malheureusement, je n'entends pas mieux qu'avant : vous parlez et je ne sais pas ce que vous dites.

Affectueusement, Suzanne serrait la main de son père en répétant :

— Papa ! Papa ! Comme je suis heureuse de vous voir auprès de moi !

Elle ajouta en désignant M. de Jéchet :

— Je vous présente mon fiancé.

Elle répéta sa phrase à plusieurs reprises sans que le baron entendit. Alors elle demanda un crayon et du papier, puis écrivit la phrase.

Immédiatement M. de Kerreval alla serrer la main du jeune homme en lui adressant un compliment de circonstance.

S'adressant à Pierre, la petite châtelaine ajouta :

— Vous avez bien droit à ce titre ; je suis persuadée que ma mère ne vous le refusera pas quand elle connaîtra la vérité. Il s'agit maintenant d'aller la lui apprendre.

— En prévision des incidents possibles, il serait bon de s'assurer d'abord la présence du médecin. D'ailleurs je tiens essentiellement à ce qu'il vous examine pour trancher sur la gravité de votre état. Et puis il y a aussi ce misérable régisseur....

— Vous avez raison. Je vais l'envoyer chercher.

Elle donna des ordres en conséquence.

Le Dr Mallet fut amené directement dans le local où se tenaient les trois héros du drame. Malgré l'heure matinale, il était accouru immédiatement au château, dont il aimait beaucoup les habitants.

En route, on lui avait raconté tant bien que mal les événements survenus pendant la nuit. Il témoigna à M. de Kerreval une sympathie touchante : ne l'avait-il pas connu tout enfant ? Établi depuis longtemps dans la région, il prenait à cœur tout ce qui arrivait d'heureux à ses clients, qui étaient en même temps ses amis.

Un examen sommaire permit de constater que Suzanne n'avait rien d'alarmant. Les chairs meurtries

resteraient sensibles quelque temps. M. Jolliet, par contre, fut jugé dans un état désespéré.

Quant au capitaine, dont on lui raconta brièvement la curieuse aventure, il eut vite fait de constater qu'on lui avait fait jadis une trépanation dont il avait subi jusqu'à ce jour les effets néfastes. Les émotions successives causées par le retour dans la demeure des ancêtres et par l'incendie lui avaient rendu sa lucidité antérieure.

— Ne m'avez-vous pas affirmé qu'il pourrait en être de même en ce qui concerne ma mère ? interrogea la jeune fille.

— Certainement, ma chère enfant !

— Alors nous verrons si vous êtes bon prophète. Jugez du choc qui se produira lorsqu'elle va revoir mon père vivant.

Comme la vieille horloge sonnait neuf heures, le médecin proposa :

— Est-il encore trop tôt pour essayer ?

— Du tout. Le petit déjeuner doit être servi.

— En ce cas, je vais me faire annoncer. Vous me suivrez.

Soutenue par les deux hommes qui l'encadraient, Mlle de Kerreval gagna le château où l'avait précédée le Dr Mallet.

— Préparez-vous à une grande nouvelle, commença ce dernier lorsqu'il eut été introduit devant la baronne dans la salle à manger où elle le recevait sans cérémonie.

— Est-elle bonne au moins ? interrogea prudemment Mme de Kerreval.

— Excellente.

— Ne pourriez-vous m'indiquer auparavant où est ma fille ? reprit la châtelaine. Jamais elle n'arrive en retard pour déjeuner.

— Elle est avec son père, répondit le médecin, tandis que la porte s'ouvrait toute grande.

La baronne contempla avidement l'homme qui reparaisait devant elle et qu'elle pleurait depuis si longtemps. Elle voulut faire un pas en avant, mais l'émotion l'en empêcha. Le docteur la reçut dans ses bras.

Suzanne poussa un cri de frayeur :

— Maman ! Maman chérie !

— Ne craignez rien ! lui affirma le docteur. C'est la réaction !

Il avait assis la vieille dame sur une chaise et s'employait déjà à la ranimer.

Lorsqu'elle revint à elle, M^{me} de Kerreval se laissa aller dans les bras de son mari, qui se tenait à côté d'elle.

— Mon ami, murmura-t-elle, comme vous avez été long à revenir !

— Il a fallu que M. de Jéhot aille le chercher, lui dit sa fille en désignant Pierre. C'est à lui que nous devons le bonheur de nous trouver aujourd'hui réunis.

— J'ajoute que vous avez admirablement choisi le fiancé de Suzanne, ajouta le baron.

— L'ai-je vraiment choisi ? interrogea avec candeur la châtelaine. Je ne m'en souviens pas. Mais, puisque vous avez tous l'air d'accord, le reste ne présente aucune importance.

ÉPILOGUE

Dans le labyrinthe où elle passait jadis la majeure partie de ses journées, Suzanne raconte à ses perruches les dernières nouvelles du château :

— Papa et maman sont ravis de se retrouver ensemble. Ils ne s'occupent guère de moi. Ils laissent ce soin à mon fiancé, qui est allé à Saint-Brieuc chercher son frère. Je les attends d'un moment à l'autre, car, quand on voyage en auto, on part comme on veut, mais on ne sait jamais exactement quand on arrivera...

« La preuve ? Rappelez-vous le soir où Pierre est venu se jeter dans un arbre, le pauvre !... Mais vous êtes trop jeunes ! Vous n'étiez pas encore ici... Alors voilà comment ça s'est passé... Il y avait une fois une petite reine qui s'occupait comme elle pouvait dans son royaume, mais dont le cœur soupirait parce qu'il lui manquait quelque chose. Elle ne savait pas exactement quoi lorsque lui apparut le Prince Charmant...

Son histoire fut interrompue par deux mains fraîches qui se posèrent l'une sur ses yeux, l'autre sur sa bouche.

— Ce n'est pas ainsi que je commencerais, fit la voix joyeuse de Pierre.

Il embrassa la jeune fille, s'assit à côté d'elle sur le banc, la prit par la taille et rectifia :

— Par une nuit d'orage, un malheureux garçon vint s'égarer dans les parages. Assez désespéré, il cherchait mélancoliquement sa route lorsque lui apparut une petite fée aux cheveux d'or.

« Le soir, elle restait bien sagement auprès de sa maman; mais, pendant le jour, elle se promenait à travers le parc, comme une reine dans son royaume...

« Dès qu'il l'eut aperçue, le malheureux garçon en devint amoureux...

— Alors il n'était plus malheureux, rectifia Suzanne.

— Si, parce qu'elle lui était apparue si belle, si charmante et si inaccessible qu'il désespérait de toucher son cœur. Aussi jugez de son ivresse lorsqu'il constata qu'elle l'aimait aussi.

Pierre ponctua ce rappel par un baiser sur la main de Suzanne, qu'il tenait entre ses doigts.

La jeune fille se dégagea doucement, alla prendre la cage dans laquelle voletaient les perruches et porta le tout derrière le banc.

— Que faites-vous? lui demanda M. de Jéhot.

— Je préfère qu'elles n'assistent pas à nos effusions, lui répondit doucement la jeune fille. Ce n'est pas correct.

Et elle revint se blottir auprès de lui.

FIN

LES ALBUMS FAVORIS

Chaque Album : 3 fr. 50.

ALBUMS DÉJÀ PARUS :

- N° 69. — TRICOT ET CROCHET (LAYETTE),
- N° 70. — TRICOT ET CROCHET (MIXTE, AUTOMNE).
- N° 71. — TRICOT ET CROCHET (MIXTE, HIVER).
- N° 72. — TRICOT ET CROCHET (SPORTS D'HIVER).
- N° 73. — CHIFFRES AU POINT DE CROIX.
- N° 74. — LES JOURS.
- N° 75. — TRICOT ET CROCHET (SPÉCIAL POUR HOMMES).
- N° 76. — TRICOT ET CROCHET (DAMES ET ENFANTS).
- N° 77. — TRICOT ET CROCHET (ENFANTS ÉTÉ).
- N° 78. — TRICOT ET CROCHET (MIXTE, BAINS DE MER).
- N° 79. — TRICOT ET CROCHET (LAYETTE).

LES ALBUMS MINERVE

Chaque Album : 5 francs.

Publications de luxe illustrées de jolies photographies donnant une grande variété de modèles avec leur explication d'exécution.

DÉJÀ PARUS :

- N° 1 — TRICOTS EN FIL DE LIN.
- N° 2 — LES BEAUX TRICOTS.
- N° 3 — TRICOTS NOUVEAUX.
- N° 4 — TRICOTS D'ÉTÉ.
- N° 5 — POINTS NOUVEAUX.
- N° 6 — POUR LES TOUT PETITS.

EN VENTE PARTOUT ET
94, RUE D'ALÉSIA - PARIS (14^e)

LA GRANDE LÉGENDE DE LA MER

Collection dirigée par José GERMAIN

Volumes in-8° couronne tirés sur papier alfa avec
hors-texte en héliogravure. Prix : 15 francs.

- | | |
|--|--|
| 1. Le Radeau de la Méduse,
par Aug. BAILLY (<i>Prix Las-
serre</i>). | 11. Les Grandes Escadres du
Maréchal de Tourville,
par H. LE MARQUAND. |
| 2. Jean-Bart, par Henri MALO
(<i>de l'Académie de Marine</i>). | 12. Dumont d'Urville, par
Camille VERGNOL. |
| 3. Les Prouesses du Bailli de
Suffren, par Georges LE-
COMTE (<i>de l'Académie Fran-
çaise</i>). | 13. Sir Walter Raleigh, par
Léon LEMONNIER. |
| 4. Le Breton Yves de Ker-
guelen, par Aug. DUPOUY. | 14. Chevaliers de la Mer, par
Léon BERTHAUT. |
| 5. L'Île de la Tortue, par
Fr. FUNCK-BRENTANO (<i>de
l'Institut</i>). | 15. La Lutte pour la Mer, par
J.-H. ROSNY Jeune (<i>de
l'Académie Goncourt</i>). |
| 6. La Guerre des Enseignes,
par Louis GUICHARD (<i>Prix
de l'Académie de Marine</i>). | 16. Aristide du Petit-Thouars,
par Roland CHARMY. Lettre-
préface de Claude FARRÈRE. |
| 7. L'Épopée transatlantique,
par l'Amiral X... | 17. Le Chevalier Paul, par
Léon VÉRANNE et le lieute-
nant de vaisseau CHASSIN. |
| 8. Jacques Cassard, cor-
saire de Nantes, par Marc
ELDER (<i>Prix Goncourt</i>). | 18. Un grand ennemi : Nel-
son, par André GERVAIS.
Préface de Claude FARRÈRE. |
| 9. Une Épopée Canadienne,
par Ch. de LA RONCIÈRE. | 19. Tempête, par Pierre HUM-
BOURG. |
| 10. Le Voyage de La Pérouse
(1783-1788). Préface de
Claude FARRÈRE. | 20. Sir Francis Drake, par
Léon LEMONNIER. |
| | 21. Mor Bihan, par Stéphane
FAYE. |
| | 22. Le Corsaire Pellot, par
Thierry SANDRE (<i>Prix
Goncourt</i>). |

LA RENAISSANCE DU LIVRE

94, Rue d'Alésia — PARIS (XIV^e)

LA DOT DE JEANTINE

par MAURICE DE MOULINS

CHAPITRE PREMIER

— Allons, viens, Tiennette!

La fillette, qui s'attardait au bord de l'eau, s'écarta comme à regret, puis se tournant vers la jeune fille qui venait de l'interpeller, elle implora d'un ton suppliant :

— Encore une minute, tante Jeantine!

— Non! Il faut venir tout de suite!... La fraîcheur tombe!... Tu n'as déjà que trop toussé tout à l'heure. Tu prendrais du mal! Tante Jeantine aurait beaucoup de peine... Tu ne voudrais pourtant pas la chagriner?

— Ah! certes, non!

Ces quelques paroles avaient suffi à persuader Tiennette... Certes, les premiers arguments de son interlocutrice n'avaient pas réussi à la convaincre; mais, puisqu'il s'agissait de ne pas faire de peine à tante Jeantine, mieux valait quitter le lavoir tout de suite. Pendant quelques instants, la petite attarda encore un regard attristé sur le groupe des laveuses qui s'alignaient, au nombre d'une dizaine, au bord de la rivière, puis, délibérément, serrant contre elle sa modeste poupée, elle emboîta le pas à Jeantine qui avait entassé son linge sur une brouette.

Tout d'abord Tiennette avança sans mot dire, se

(A suivre.)

3439-8-35. — RÉGIE IMP. CRÉTÉ. — CORBEIL.

LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

1 fr. 50

L'Éloge de la COLLECTION FAMA n'est plus à faire : elle est connue de tous ceux et celles qui aiment à se distraire d'une manière honnête, et ils sont légion. Sa présentation élégante et son format pratique autant que le charme captivant de ses romans expliquent son succès croissant.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 1 fr. 50

Les numéros de Mars et Septembre : 5 francs

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies	Un an : 20 fr.
Étranger (<i>Tarif réduit</i>)	— 28 »
Étranger (<i>Autres pays</i>)	— 35 »

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes
54, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

LES PATRONS FAVORIS



2^{Fr}.50
LA POCHETTE

DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS